PQ 2387
.R35 M6
1867
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ2387
Shelf .R35 M6
1867
UNITED STATES OF AMERICA.

MOMENTS PERDUS

POÉSIES

Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure,

55, quai des Grands-Augustins.

P. Charles Richard

MOMENTS PERDUS

POÉSIES

Mélanges

Lélie, ou les bords de la Meuse (Poëme rustique)

Souvenirs d'Orient.

PARIS

LIBRAIRIE Vve JULES RENOUARD

6 — RUE DE TOURNON — 6

—

1867

PQ2387
.R35M6
1867

VICTOR HUGO

A M. P. CHARLES RICHARD

Hauteville-House, 23 juin 1867

Je vous remercie, Monsieur, des beaux et nobles vers que je viens de lire. Mon nom mêlé à ces strophes si douces m'a ému, et je vous envoie mon plus cordial serrement de main.

VICTOR HUGO

Hauteville-House, 22 octobre 1867

Vous pouvez, Monsieur, publier ma lettre, avec votre volume; je serai heureux si elle peut concourir au succès que vous méritez.

Recevez mon cordial serrement de main.

VICTOR HUGO

Quelques pièces de ce recueil, dont les trois premières, n'étaient pas écrites lorsque nous avons reçu la première de ces gracieuses et encourageantes lettres, et le volume était sous presse quand nous avons reçu la seconde. P. C. R.

MOMENTS PERDUS

LE SIX JUIN 1867

A l'occasion de l'attentat dirige contre LL. MM. Napoléon III et Alexandre II.

Accourez, Polymnie, ô fille de mémoire;
Venez, docte Clio, vous qui dictez l'histoire;
Viens aussi, Vérité.
Que vos mâles accents résonnent sur ma lyre;
Que par vous inspirés mes vers puissent se lire
A la Postérité.

Le printemps fait briller sa robe de verdure ;
Un splendide soleil prodigue à la nature
Ses rayons radieux.
Tout annonce un beau jour, tout annonce une fête ;
Et pour la célébrer, le peuple qui s'apprête
Se presse en flots joyeux.

Sur les bords de la Seine est un superbe temple,
Un palais magnifique où le monde contemple
Les œuvres de la Paix :
Résultats merveilleux, miracles du Génie,
Que le Travail, les Arts, la Science bénie
Ont conquis à jamais.

France, enorgueillis-toi, les gloires les plus hautes
Viennent te visiter ; tu reçois pour tes hôtes
D'illustres chefs d'états.
Et c'est pour ton histoire une brillante page
Que ce suprême honneur, ce précieux hommage
D'augustes Potentats.

Ton interprête auprès des têtes couronnées
Est l'Élu de ton choix, qui tient tes destinées

Dans ses habiles mains.
Et l'immense grandeur, noble et fascinatrice
De Napoléon III et de l'Impératrice
Séduit les Souverains.

Peuple, parmi ces rois, ces chefs de dynastie,
Il en est un pour qui ta vive sympathie
Se montre à chaque instant :
Après Napoléon tu places Alexandre ;
En confondant leurs noms, ta voix nous fait entendre
Un concert éclatant.

Pour donner plus de prix au tournoi pacifique,
Pour fêter dignement, suivant l'usage antique,
Les nobles visiteurs,
Dans les près de Longchamps se rassemble une armée
Qui provoque aussitôt — telle est sa renommée —
Des cris admirateurs.

En nombreux flots humains les bataillons s'avancent,
Les légers escadrons rapidement s'élancent,
Comme l'aigle en son vol.
Plus loin l'artillerie, arme forte, puissante,
A la voix de ses chefs s'ébranle, obéissante,
Et fait trembler le sol.

On voit de toutes parts des cuirasses qui brillent,
Des chapeaux galonnés, des casques qui scintillent,
Des plumets s'agitant,
Des cordons et des croix, de riches épaulettes,
De fiers États-majors, d'élégantes aigrettes,
Des étendards flottant.

Rangés sous leurs drapeaux que chérit la Victoire,
Sous de nobles haillons tout rayonnants de gloire,
De valeureux soldats,
Au maintien héroïque, attendent en silence
L'ordre de s'ébranler et d'agir en cadence,
Comme aux jours des combats.

Semblable à l'Océan, à la vague qui roule,
Des coursiers et des chars font onduler la foule
Au sympathique aspect.
D'augustes Majestés, de glorieux Monarques
Reçoivent du public de chaleureuses marques
D'amour et de respect.

Sonnez, clairons ; sonnez, trompettes éclatantes ;
Que l'on entende au loin vos fanfares bruyantes,

Tambours, battez aux champs ;
Musique belliqueuse, annonce la merveille.
Tonnez, canons, tonnez : que le salpêtre éveille
Les échos de Longchamps.

Ciel ! pendant que la masse en flots pressés ondoie,
Qu'un peuple tout entier fait éclater sa joie,
Ses transports généreux,
La Colère, l'Envie et la Haine à l'œil sombre
Arment le bras maudit d'un monstre qui dans l'ombre
Médite un crime affreux !

Plaçant leur confiance en Dieu qui les protège,
Les Potentats, qu'entoure un dévoué cortège,
S'avancent lentement.....
Tout à coup l'air gémit !... L'odieux régicide,
Pour diriger le plomb de son arme homicide,
A choisi ce moment.....

Ses coups doivent frapper la Russie et la France,
Mais sur leurs souverains la sage Providence
Étend son bouclier.
La Mort n'obéit pas à celui qui l'envoie ;
L'arme indignée éclate ; et le salpêtre broie
La main du meurtrier.

Le peuple est stupéfait. La foule consternée
Manifeste soudain la douleur spontanée
Dont sont saisis les cœurs.
Calmes, Leurs Majestés se lèvent et sourient;
Aussitôt, rassurés, les assistants s'écrient :
Vivent les Empereurs !

Il n'est point de tes fils, Patrie hospitalière,
Celui qui put tenter de souiller ta poussière
Du plus noir des forfaits.
L'ingrat qui dans son sein ourdit l'affreuse trame
Est un vil étranger : Berezowski l'infâme,
Comblé de tes bienfaits.

Les cœurs sont élevés. La France tout entière,
Rendant grâces au ciel, confond dans sa prière
L'un et l'autre César.
Dans les temples de Dieu deux peuples vont se rendre,
Et devant les autels deux noms se faire entendre :
Napoléon, le Czar.

Princes que Dieu sauva d'un attentat horrible,
Soyez toujours unis : La guerre est impossible

Entre vous désormais.
Que des deux nations les plus grandes du monde
Rien ne trouble l'accord, et qu'une paix féconde
Soit scellée à jamais.

LE DRAME DE QUERETARO

(19 *Juin* 1867)

L'Enfer a tressailli jusqu'en ses fondements !
Satan remplit de cris le séjour des tourments.
La troupe des Maudits s'agite et se rassemble ;
Et l'Esprit du Mal vient présider cet ensemble.

Poussés par la discorde aux cheveux hérissés,
Par l'Envie et la Haine aux regards courroucés,
L'infâme Trahison, le Complot vil et lâche,
La Vengeance terrible ont accepté la tâche
D'accomplir des desseins tout dégoûtants d'horreur,
Conçus par les Démons dans leur noire fureur.

Bien loin de son pays, par delà l'Atlantique,
Seul avec sa valeur sur le sol du Mexique,
Lutte avec énergie un Prince courageux,
Dont l'héroïsme illustre un nom déjà fameux.
Mais un monstre odieux, pendant une nuit sombre,
Introduit l'ennemi qu'il dirige dans l'ombre
Jusque dans le palais de Maximilien.
Ce perfide soldat se disait le soutien
D'un prince valeureux, mais il vendait son Maître,
Le livrait pour de l'or — récompense du traître.

Le Courage trahi s'abandonne aux soldats
Témoins de sa valeur dans différents combats. . .
. . . . . .
Puis de Queretaro s'échappe un cri sinistre !...
Un grand cri d'agonie !... Et l'histoire enregistre
Un monstrueux forfait qui révolte le cœur,
Et répand sur le Monde une immense douleur !
. . . . . .

Meurs en héros, Hapsbourg ! Ton courage est ton crime !
Il faut à tes bourreaux une illustre victime.
Ils veulent qu'elle soit du plus illustre rang :
Peuvent-ils la choisir ailleurs que dans ton sang ?

Pourtant peuples et rois imploraient pour ta vie;
Mais l'ignoble Vengeance était inassouvie;
Et rien ne put fléchir le vainqueur insensé
Sur qui doit retomber ton noble sang versé.
Mais le ciel offensé punira qui l'affronte,
Et la Postérité se redira la honte
D'un moderne Judas : *Le scélérat Lopez*.
D'un atroce bourreau : *Benito Juarez*.

SŒUR EUGÉNIE

(*Epidémie de* 1865)

Un spectre redouté paraît en Orient;
Le Gange l'a vomi. Fanatisme est le père
De ce monstre livide, horrible et foudroyant,
Et Superstition en est l'ignoble mère.

Il grandit, et bientôt, précédé de la Peur
Aux cheveux hérissés, à l'œil hagard et sombre,
Escorté par la Mort, la Douleur, la Stupeur,
Suivi du Désespoir, de misères sans nombre,

Il répand sur l'Asie un souffle empoisonné.
La Mecque, en lui donnant un aliment immonde,
Préparé par l'abus d'un rite condamné,
Avive l'élément qui décime le monde.

Il franchit la mer Rouge ; et ses bras décharnés
S'étendant sur l'Égypte, il remplit d'épouvante
Et dévoue à la Mort des peuples consternés,
Qui n'ont point pour soutien la Charité fervente.

Il ravage Stamboul, puis hésite un instant.
Mais bientôt de nouveau sa rage se déchaîne.
Ici la Peur le quitte et reste en Orient :
L'Occident n'étant point compris dans son domaine.

Il passe en Italie et frappe sans pitié ;
Puis, comme un tourbillon, vers la France il s'avance,
En brandissant la faux de son pâle allié,
Et, transporté de rage, il fond sur la Provence.

Mais il rencontre alors, tout prêts à le combattre,
Science, Dévoûment, Courage et Charité :
Sublimes alliés que rien ne peut abattre,
Et dont la devise est : « *Sauvons l'humanité!* »

Furieux, le fléau porte des coups terribles.
La Mort vole et moissonne ! et ses feux dévorants,
Et sa sanglante faux, et ses ciseaux horribles
Frappent le Dévoûment au chevet des mourants !...

La Provence est en deuil, Paris est en alarmes ;
La Gaité disparaît et fait place au Sanglot;
Et le Rire s'enfuit, remplacé par les Larmes !...
C'est que le spectre accourt, grondant comme le flot !

Spectacle consolant ! Tableau des plus sublimes!
La sainte Charité, qui gémit de ces coups,
Envoie aux malheureux son ange le plus doux,
Pour soulager les maux, consoler les victimes !

Cet ange est une femme assise sur un trône
Au pied duquel jaillit le fleuve des Secours;
Mais, malgré sa grandeur, Elle expose ses jours
Pour porter aux mourants sa parole en aumône!...

Emue, Elle leur dit : « Courage et confiance! »
A ces mots « Oui, ma sœur[1], » soupire un moribond.
« *Merci*, reprit la femme, *un tel titre répond*
A tous mes sentiments, et c'est ma récompense. »

[1] Le 23 octobre 1865, S. M. l'Impératrice, visitant l'hopital de Lariboisière, adressa quelques paroles à un cholérique, qui lui répondit : « *Oui, ma sœur.* » — Mon ami, dit la sœur de charité, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est l'Impératrice. » — « *Ne le reprenez pas*, a dit vivement l'Impératrice, *c'est le plus beau nom qu'il puisse me donner !* »

Alors, surpris de voir la Douceur infinïe
Descendre de son trône et combattre la Mort,
Le spectre disparut en maudissant le sort,
Et le peuple Français bénit sœur Eugénie.

AU POETE VICTOR HUGO

SONNET

Poëte qui gémis, rêveuse créature,
Pourquoi briser ainsi les cordes de ton luth ?
Ne vois-tu pas le monde errant à l'aventure ?
Pilote, montre-lui la route du salut.

Quand tu vois chanceler notre humaine nature ;
Quand, dans la sombre nuit, en cherchant notre but,
Nous tombons dans les rets que nous tend Belzébuth,
Que ta voix nous soustraie à l'esprit d'imposture.

Fais vibrer sur ta lyre un chant de vérité,
Qui dessille nos yeux par sa vive clarté,
Et nous annonce enfin le jour de délivrance.

Dissipe notre erreur et brise nos faux dieux ;
Écrase le veau d'or et parle-nous des cieux :
Dans nos cœurs desséchés fais naître l'espérance.

LES SONGES DE L'EXILÉ

A VICTOR HUGO

Songes si doux que je fais chaque nuit,
Vous qui toujours consolez le proscrit,
Rêves si beaux que je vois disparaître
Dès que le jour se prépare à renaître,
Oh ! parlez-moi de mes nombreux amis ;
Parlez toujours de mon pauvre pays.

Pour oublier ma liberté ravie,
Songes dorés, venez bercer ma vie !

Rêvant de vous, charmants petits ruisseaux,
Sur vos verts bords j'écoutais les oiseaux ;
Je revoyais la riante prairie,
Et je cueillais l'herbe fraîche et fleurie ;
Comme autrefois je courais dans les champs,
En respirant les parfums du printemps.

Pour oublier ma liberté ravie,
Beaux songes d'or, venez bercer ma vie !

Rêvant de toi, père, j'étais heureux,
Et j'essuyais les larmes de tes yeux.
Je te voyais, ô mère vénérée !
Je bénissais ton image adorée !...
Ce songe fut par l'aurore emporté :
Bien triste, hélas ! est la réalité !

Je pleure encor ma liberté ravie ;
Les songes d'or ne bercent plus ma vie !

LE SAGE

Voyez-vous comme il passe,
En imprimant sa trace
Sur le sable mouvant?
Le voyez-vous, ce sage
Qui méprise l'outrage
Et qui marche en rêvant?

Il fuit la multitude,
Cherche la solitude
Dans les étroits sentiers.
Il aime les vallées,
Les plaines ondulées
Et les rochers altiers.

Il préfère à la ville
Un beau vallon tranquille,
Les champs silencieux,
La riante prairie,
L'aubépine fleurie,
Les bois mystérieux.

Il aime la verdure,
Le ruisseau qui murmure
Agitant les roseaux,
L'insecte qui bourdonne,
La feuille qui frissonne,
Et le chant des oiseaux.

Il aime les bruits vagues
Que produisent les vagues
En roulant sur la mer.
Il aime les tempêtes
Qui grondent sur nos têtes,
En faisant gémir l'air.

A l'étoile qui brille,
Au soleil qui scintille,

Nuit et jour il sourit.
La nature l'enivre,
Et c'est dans ce beau livre
Que sans cesse il relit.

Quand son âme est blessée,
Il porte sa pensée,
Ses regards vers le ciel ;
Puis, secouant ses chaînes,
Il dépose ses peines
Aux pieds de l'Éternel !

LE PRINTEMPS

Jolis oiseaux,
Petits ruisseaux,
Que votre voix charmante
Le jour et la nuit chante,
Chante, chante toujours,
Le Printemps, les amours.

Voici la verdure,
Voici le Printemps,
Voici la parure
Qui charme nos champs.
Déjà l'oiseau chante
Sous les verts abris;
L'eau court murmurante
Dans les prés fleuris.

L'humble pâquerette
Orne le gazon;
Et la violette
Fleurit au buisson.
Le rossignol tendre
Chante avec amour,
Et se fait entendre
La nuit et le jour.

L'éclatante rose
S'ouvre le matin,
L'aubépine éclose
Blanchit le ravin.
La douce fauvette,
Les joyeux pinçons,
L'allègre alouette
Chantent leurs chansons.

La jeune fillette
Rêve en effeuillant
La fleur indiscrète
Qui dit pour l'amant :

« Mon cœur et mon âme
« Sont à vos genoux :
« Couronnez ma flamme
« Et soyons époux. »

Jolis oiseaux,
Petits ruisseaux,
Que votre voix charmante
Le jour et la nuit chante,
Chante, chante toujours
Le Printemps, les amours.

L'ETE

Déjà l'herbe grandit,
Déjà la fleur pâlit,
Et la faux meurtrière
Se promène altière,
En rasant le gazon,
Au bruit de la chanson.

Dans nos champs tout dorés,
De beaux épis parés,
Nos belles moissonneuses,
Alertes et joyeuses,
Travaillent en chantant,
Ou bien en fredonnant.

Déjà devient vermeil,
Aux rayons du soleil,
Le doux fruit dont on aime,
Exempt de tout baptême,
Le délicieux jus
Que chérissait Bacchus.

FEUILLES DE NOVEMBRE

Pauvres feuilles desséchées,
Vous si belles au printemps,
Jaunes, vous voilà couchées,
Victimes des froids autans!

Par l'ouragan dispersées,
Vous voltigez au hasard;
Et pour vous, beautés passées,
La tourmente est sans égard.

En proie aux vents en fureur,
En proie au cruel orage,
Des mortels dans le malheur
Vous êtes la sombre image!

L'HIVER

Rentrons, car déjà la neige
Ensevelit le sillon,
Et l'Hiver de son cortège
Nous fait sentir l'aiguillon.

Amis, la neige éclatante
A couvert tous les coteaux;
La bise froide et sifflante
Tourmente les arbrisseaux.
Plus de fleurs, plus de verdure
Dans les prés ni dans les bois;
Plus de chants dans la nature :
Du vent seul j'entends la voix.

Quittons les champs pour les villes;
Narguons l'hiver furieux;
Goûtons les plaisirs tranquilles
Du foyer vif et joyeux.
Fêtons l'amour et la table
Pendant la froide saison,
Sans que le jus délectable
Trouble jamais la raison.

Mais si le soir la misère
A la porte vient frapper,
Vite, écoutant sa prière,
Donnons-lui de quoi souper.
Ne faisons plus de bombances,
Et trêve à notre gaité;
Calmons d'amères souffrances
En faisant la charité.

Rentrons, car déjà la neige
Ensevelit le sillon,
Et l'Hiver de son cortège
Nous fait sentir l'aiguillon.

PENSÉE

Toute chose ici-bas est soumise aux destins.
Tout tombe et disparaît, suivant les lois divines.
Le temps détruit Babel et la mort les humains!...
C'est ainsi que tout passe et se change en ruines!
Excepté l'âme humaine, il n'est rien d'immortel.
Tout finit à son tour : *Dieu seul est éternel!*

PENSÉES CONSOLANTES

La riante nature adoucit la souffrance,
La verdure et les fleurs font naître l'espérance.
Le soir, en contemplant les étoiles du ciel,
L'âme attendrie, émue, on bénit l'Éternel!

Ah! ne doutons jamais du Maître des mortels,
Car il n'est que bonté dans ses soins paternels.
Le Seigneur n'est point fait à l'image des hommes;
Non, il n'est pas méchant ainsi que nous le sommes.
Ce Dieu qui sait punir sait aussi pardonner;
Il ne nous créa point pour nous abandonner;
Il reçoit au bercail la brebis égarée,
Et lui rend son amour alors qu'elle est rentrée.
Ceux qui le font méchant sont des blasphémateurs;
De la sainte Espérance ils sont les destructeurs.

L'ENFANT NATUREL

Que deviendra l'enfant dont la mère est flétrie?
Qui guidera ses pas dans cette triste vie?
Jusques à quand, humains, serez-vous sans pitié
Envers le malheureux par son père oublié?
Pourquoi donc adresser des paroles blessantes
A ces pauvres petits, victimes innocentes
De tant de libertins qui profanent l'amour,
Sans s'occuper de ceux qui leur doivent le jour?
Oh! pitié pour l'enfant que le Ciel a fait naître,
Et qu'un père sans cœur ne veut pas reconnaître!

L'ANGE DE CHARITÉ

A MADAME ***

Les terribles frimats, cortège des hivers,
Durcissent les sillons et désolent la terre.
La neige, à gros flocons, apporte la misère,
Et jette la détresse au sein de l'univers.
Quand tout souffre ici-bas, quand tout gémit et pleure,
En poussant vers le ciel de déchirants soupirs,
Qui séchera les pleurs des malheureux martyrs ?
Qui donc abritera ceux qui sont sans demeure ?

Qui ? mais ce sera vous, doux ange de bonté
Mis par Dieu sur la terre, ange de charité.

Voyez-vous ce vieillard accablé par les ans,
Triste, pâle, sans voix, manquant de nourriture?
Il mendie en pleurant, ce fils de la nature
Dont le corps est voûté, dont les pas sont tremblans.
Epuisé par le jeûne, on le voit qui succombe!
Voyez comme il chancelle en vous tendant la main.
Qui va le soulager? Qui calmera sa faim?
Qui donc va l'accueillir en attendant la tombe?

Ce sera vous encor, doux ange de bonté
Mis par Dieu sur la terre, ange de charité.

Oh! voyez-vous, là-haut, dans un réduit obscur,
Cette femme qui meurt, par la douleur flétrie,
En présentant encor sa mamelle tarie
A son chétif enfant qui suce un lait impur!
Pusi, sur un froid grabat, sans pain et sans lumière,
Elle et son nourrisson cèdent à la douleur!
Voyez-vous de leurs traits la livide pâleur?
Mais Dieu, du haut du ciel, exauce leur prière :

Car vous apparaissez, doux ange de bonté
Mis par Dieu sur la terre, ange de charité.

LA MESSE AU CAMP

Où vont ces légions? Est-ce un jour de bataille?
Tous ces soldats vont-ils affronter la mitraille?
Rangés avec fierté sous leurs nobles drapeaux,
Vont-ils donc se livrer à d'immortels travaux?
Enfin, chez l'étranger vont-ils porter la guerre,
Et faire tressaillir les peuples de la terre?...
Ils vont s'agenouiller près d'un modeste autel;
Ils vont se prosterner aux pieds de l'Éternel.

J'entends des sons lontains, l'écho frappé résonne :
C'est le tambour qui bat, c'est le clairon qui sonne.
Mais bientôt tout se tait : un silence imposant,
Calme et majesteux, règne dans tout le camp.
Mais qui donc se présente? Est-ce un grand de la terre?
Non, mais un prêtre vient célébrer le mystère.
Le voilà qui franchit les degrés de l'autel;
Le voilà qui se place entre l'homme et le ciel.

On entend dans les airs une douce harmonie;
L'airain mêle ses sons à cette symphonie.
On commence l'office, et du prêtre la voix
Répète le mystère accompli sur la croix.
Devant le Saint-des-Saints chaque étendard s'incline
Et salue humblement la puissance divine.
Les genoux ont fléchi, les fronts sont inclinés,
Les glaives de combat vers le sol sont tournés.

Baissez vos nobles fronts jusque près de la terre;
Fléchissez le genou jusque dans la poussière;
Courbez-vous, vieux héros, et vous jeunes soldats,
Car il vient parmi vous, l'arbitre des combats.
Que toujours dans vos rangs il place la Victoire.
Bénissez son Saint Nom; chantez, chantez sa gloire!

HISTOIRE D'UN PAPILLON

L'ŒUF.

Je suis imperceptible,
Et cependant sensible ;
J'ignore qui je suis,
Mais je sens que je vis.
Infime créature,
J'obéis à la loi
De la sage nature
Qui s'occupe de moi.

LA CHENILLE.

J'ai brisé ma coquille,
Et me voilà chenille ;

Je respire un air pur;
Du ciel je vois l'azur.
Près de moi naît la feuille
Dont je dois me nourrir.
Toujours l'homme m'accueille
Si je sais le servir.

Quand il m'eut asservie,
Il planta les mûriers,
Et condamna ma vie
A fournir ses métiers.
Pour lui je fais la soie
Qu'il recueille avec joie,
Et qu'il sait préparer,
Afin de s'en parer.

A ses yeux je suis vile,
Si je ne suis utile;
Et sa main me poursuit
Jusque dans mon réduit;
Avec horreur il broie
Les insectes rampants,
Qui deviennent la proie
Des oiseaux dévorants.

Vous que l'orgueil enivre,
Humains, laissez-moi vivre.
Pourquoi m'écrasez-vous ?
N'est-ce pas le Grand Être
Qui nous fit naître tous ?
Vous l'offensez peut-être
En causant mon trépas:
Ne le défend-il pas ?

A peine suis-je née
Que je suis condamnée
A subir l'affreux sort
Qui me voue à la mort !
D'hier je suis éclose,
Pourtant ma vie est close ;
Et je tisse un berceau
Qui sera mon tombeau !

Le tombeau !... mot terrible !
N'être plus !... chose horrible !
Peut-on croire au néant
Sans être mécréant ?

La mort n'est autre chose
Qu'une métamorphose :
C'est cesser d'exister,
Mais pour ressusciter....

LA CHRYSALIDE.

Quel est donc ce mystère
Qui me prive soudain
De ma forme première ?
Quelle invisible main
Développe le germe
Qu'en mon sein je renferme?
Que vais-je devenir?...
Pour moi qu'est l'avenir?....

LE PAPILLON.

Enfin je ressuscite,
Et déjà je m'agite
Pour te revoir encor,
Liberté, cher trésor !

Pour bondir avec joie
Sur mes ailes de soie ;
Car, brisant ma prison,
Je renais papillon.

Le soleil ! la lumière !
Une douce atmosphère !
Ah ! les belles couleurs !
Que de charmantes fleurs !
Il semble que mes ailes
Sont brillantes comme elles !
Plus léger que l'oiseau,
Je suis aussi plus beau !

L'éclat de ma parure
Embellit la nature.
Attiré par l'odeur,
Je vais de fleur en fleur ;
Et, suivant mon caprice,
J'épuise le calice
Tantôt d'un bel œillet,
Et tantôt d'un muguet.

Vous qui rampez sur terre,
Je vois votre misère,
Lorsque, prenant mon vol,
Je m'éloigne du sol.
Mais ayez confiance,
Car le moment s'avance
Où votre Créateur
Vous rendra le bonheur.

Ah! la brise est glacée!...
Ma saison est passée,
Et l'aquilon du nord
Vient m'apporter la mort!
Adieu, belle nature!
Adieu, tendre verdure!
Adieu, mes chères fleurs!...
Adieu, soleil!.... Je meurs!....

LE RENARD ET LES LOUVETEAUX

FABLE

Un renard, orphelin
Dès sa plus tendre enfance,
Des fils d'un loup voisin
Partageait la pitance.
Pendant les premiers mois,
La troupe carnassière,
Cachée au fond des bois,
S'accordait de manière
Qu'on les aurait pris tous
Pour enfants de la louve.
Cet accord était doux.
Mais un jour il se trouve

Que le plus jeune loup
Surprit le camarade
A japper tout à coup :
Voyez quelle incartade !
Alors grande rumeur :
Pour cette peccadille
On somma l'aboyeur
De quitter la famille.

« Nous avons, leur dit-il,
« Toujours vécu tranquilles,
« Il faut à mon exil
« Des motif moins futiles.
« Si je ne puis hurler,
« Amis, est-ce ma faute ?
« Cessez de m'accabler ;
« Aimez toujours votre hôte.
» Hurlez si vous voulez ;
« Ne le pouvant, j'aboie,
« Lorsque vous m'appelez
« Pour croquer une proie. »

De ceci la morale est facile à trouver :
C'est qu'il ne faut jamais abreuver d'amertume,

Qu'il ne faut point non plus par nos propos braver
Ceux que n'entraîne pas telle ou telle coutume.
On ne peut pas toujours crier avec les fous ;
Et souvent on ne peut hurler avec les loups.

LE PAYSAN BRETON

Je suis Breton et j'aime nos guérets
Et nos galets;
J'aime à courir à travers la fougère,
Sur la bruyère :
Et chaque jour je cours dans les forêts,
Et les genêts.

NICOLAS ET ARTHUR

FABLE

Nicolas et Arthur, deux enfants du village,
Ensemble grandissant couraient sous le feuillage.
Nicolas était très-gentil,
Chacun admirait son babil ;
Arthur était toujours maussade :
C'était un triste camarade.

Ils jouaient dans les prés, un beau jour de printemps,
Et Nicolas cueillait les belles fleurs des champs.

— « Quoi ! dit Arthur, pour quel usage
Cueilles-tu donc la fleur sauvage ?
J'aime les fleurs de nos rosiers,
Mais non celles des églantiers. »

— « Tout beau ! dit Nicolas, j'aime beaucoup les roses
Que l'on voit au printemps nouvellement écloses ;
Mais n'étant point dans un jardin,
Et me trouvant sur le chemin,
Je leur préfère une églantine
Ou bien une fleur d'aubépine. »

Plus tard, pendant les jours de la chaude saison,
Tourmenté par la soif et privé de boisson,
Nicolas à souffrir renonce
En voyant les fruits d'une ronce
Qu'il recueillit à pleine main
Pour calmer sa soif et sa faim.

La gorge desséchée, et n'ayant rien à boire,
Le délicat Arthur était dans le déboire.
— « Ah ! disait-il, comment pouvoir
Manger de ce vilain fruit noir ?

Si c'était au moins une fraise,
Je pourrais en manger à l'aise. »

— « Pourquoi te chagriner ? lui disait Nicolas,
Il faut bien se passer de ce que l'on n'a pas.
Pourquoi désirer l'impossible ?
Quand à la soif on est sensible,
On se contente de ce fruit.
Moi, pour ma part, il me ravit. »

Imitons Nicolas et non le jeune Arthur,
Qui souffre de la soif à côté d'un fruit mûr.
Sachons nous contenter d'une aisance commune
Sans jamais envier une grande fortune.
Désirer ce que l'on n'a pas,
C'est l'enfer ici-bas.

A PROPOS D'UN DINER

A mon ami HENRY

Un poëte autrefois, sans aucun préambule,
Fit la description d'un dîner ridicule.
Aujourd'hui, mon ami, je veux, t'affriolant,
Te faire le récit d'un repas succulent,
Qui ne ressemble point à ceux donnés au Louvre (1),
Où, par un long discours, chaque orateur découvre
Que la réunion a bien un autre objet
Que celui de fêter soit dindon, soit poulet.
Celui-ci va parler de la noble Italie (2),
De Rome, de Pologne et de la Vénétie.

[1] Vers la fin de 1861, plusieurs banquets furent donnés à l'hotel du Louvre.

[2] Banquet Ricasoli.

Cet autre exaltera, dans un long plaidoyer,
Les talents éminents de maître Berruyer (1).
Du noble alexandrin on va plaider la cause (2),
Et présenter aussi requête pour la prose.

Mais à notre banquet, pas un seul avocat;
Nous n'avons parmi nous ni toque ni rabat.
Nous sommes tous enfants de la grande famille
Qui parmi ses ayeux peut compter *Latrémille* (3),
Alexandre, César, Annibal, Duguesclin,
Bonaparte, Jean-Bart, Turenne, Duguay-Trouin,
Et tant d'autres héros, enfants de la victoire,
Dont l'illustre valeur a porté notre gloire,
L'honneur du nom français, partout dans l'univers,
Sur tous les continents et sur toutes les mers.

Ce fut à Lorient, dans la vieille Armorique,
Dans ce pays breton baigné par l'Atlantique,
Qu'eut lieu ce grand festin que je vais raconter,
Espérant qu'en ami tu voudras m'écouter.

1 Banquet des avocats, en l'honneur de M. Berryer.
2 Banquet des Gens de Lettres.
3 La Trémouille.

Exact au rendez-vous, chacun de nous arrive,
Armé d'un appétit digne d'un bon convive.
Nous sommes introduits dans un salon carré,
Qui pour nous recevoir exprès fut décoré.
Des tableaux suspendus aux parois des murailles
Offrent à nos regards poissons, perdrix et cailles.
Une agréable odeur, fumet délicieux,
Chatouille l'odorat et nous rend tout joyeux.
Une table fléchit sous le poids de merveilles
Telles que Siraudin n'en fait point de pareilles:
Entre quatre châteaux, faits de sucre et de miel,
S'élève en haut donjon un pâté substantiel;
Auprès de ce pâté tout pantagruélique,
Sont d'énormes gâteaux de forme cylindrique.
Au milieu des perdrix, des turbots, des jambons,
Un chevreuil se prélasse entre plusieurs dindons.
Puis viennent les saumons avec les bécassines,
Les macarons, les fruits, les crêmes, les pralines,
Enfin, de tous les plats je ne puis te parler,
Car il serait oiseux de les énumérer.

Un échanson présente un excellent Madère,
Et de la liqueur d'or chacun remplit son verre.
Lorsque chaque convive eut prit l'apéritif,

Pas un seul d'entre nous ne put rester oisif.
On nous servit d'abord un succulent potage,
En faisant circuler un excellent breuvage.
On verse le Médoc, on fait passer les plats,
Et chacun fait honneur à nos mets délicats.
Après le clair Tavel, on sert de l'Hermitage,
Du Saint-Emilion pur de tout alliage;
Les mots croisent les mots; on boit, on cause, on rit;
Partout est la gaîté. Bientôt l'air retentit
De sons harmonieux, d'aimables symphonies,
D'airs charmants et légers, de tendres mélodies,
De tout ce qui compose un aimable concert.
Nous sommes arrivés au moment du dessert.
Nos verres sont remplis d'excellents vins d'Espagne;
Puis bientôt apparaît le pétillant Champagne.
Alors la joie éclate; au doux bruit des chansons,
Chacun en fredonnant fait sauter les bouchons.
Puis, en nous séparant, chacun de nous s'écrie :
Un tel banquet devrait durer toute la vie.

Décembre 1861.

SOUVENIR D'ENFANCE

Le murmure léger de l'onde des ruisseaux,
Le doux gazouillement des aimables oiseaux,
Les insectes dorés, aux ailes bourdonnantes,
Les charmants papillons aux couleurs éclatantes,
De la nature enfin la sublime splendeur
De mes premiers beaux jours faisaient tout le bonheur !

A UNE FEMME

Quels que soient les malheurs qui pèsent sur ton âme,
Du courage, ô ma sœur, espère, ô pauvre femme !
Contre l'adversité sachons nous affermir :
Il n'est pas de chagrin qu'on ne puisse adoucir.
La douleur épanchée est souvent moins amère ;
La peine partagée est toujours plus légère !

AUX MÈRES

Malgré les tendres soins des aïeuls qu'il révère,
L'enfant n'est point heureux éloigné de sa mère !
Loin de vous, votre enfant ne fera que languir :
Mères, songez-y bien en les laissant partir !

L'AMOUR

A LÉLIE

L'amour, ô ma Lélie, est une pure flamme,
C'est le brillant reflet d'une chaste et belle âme,
C'est un beau sentiment, aussi doux que divin,
Que Dieu nous a donné pour chasser le chagrin,
Pour remplir notre cœur d'une ineffable ivresse,
Pour verser dans notre âme une vive allégresse.

O MA PETITE FLEUR

Fleur que je vis éclore
Un jour de mon printemps,
Humble fille de Flore,
Qu'une enfant de seize ans
Cueillit à son aurore
Et plaça sur mon cœur,
Je te souris encore,
O ma petite fleur !

Te voila bien flétrie,
Toi si fraîche autrefois,
Alors, ô fleur chérie,
Que la timide voix

De celle que j'adore
M'annonçait le bonheur.
Hélas ! j'attends encore,
O ma petite fleur !

Mais quand un jour, loin d'elle,
Condamné par le sort,
De la Parque cruelle
Je recevrai la mort,
Ma bien chère pensée,
Pour calmer ma douleur,
Sur mon cœur sois placée,
O ma petite fleur !

VOUS PLEUREZ, LÉLIE!

A LÉLIE

La verdure renaît,
Et les fleurs vont éclore;
Le printemps reparaît;
L'on entend dès l'aurore
Les chants mélodieux
Du rossignol joyeux.
Pourtant votre âme plie,
Et vous pleurez, Lélie !

Pour vous, les prés, les bois,
Le zéphir qui soupire,

Les innombrables voix
De tout ce qui respire,
Les astres radieux
Qui brillent dans les cieux,
Tout est mélancolie,
Et vous pleurez, Lélie !

Quand vous sortez le soir,
Demandant à la brise
De ranimer d'espoir
Votre âme qui se brise,
Votre cœur bat bien fort !
Cruel est votre sort !
Vous *l'*aimez, *il* oublie,
Et vous pleurez, Lélie !

AUX MUSES

SONNET

Filles de Mnémosyne et du maître des dieux,
Polymnie, Erato, touchante Melpomène,
Déesses qui, buvant les ondes d'Hippocrène,
Partagez d'Apollon les travaux glorieux.

O Muses, recevez sur l'Hélicon joyeux
Une dixième sœur que l'Amour vous amène,
Une fille céleste, une nymphe aux doux yeux,
Plus sage que Minerve et plus belle qu'Hélène.

Je ne suis, il est vrai, qu'un tout petit frelon,
Cherchant à bourdonner dans le sacré vallon
Où résonnent toujours les sons de votre lyre ;

Mais si je fais parfois quelques tremblants efforts
Pour tirer de mon luth d'harmonieux accords,
Ma Muse est ma Lélie, et seule elle m'inspire.

A LÉLIE

SONNET

Ma vie était heureuse et mes jours sans nuage,
Mais vous avez troublé ce tranquille bonheur ;
Les flammes de vos yeux ont embrasé mon cœur :
Ce feu cause en mon âme un terrible ravage.

S'il faut que de l'amour je subisse l'orage,
Hélas ! puis-je espérer n'avoir point la douleur
De vous voir accueillir mes vœux avec froideur,
Et que mes feux un jour seront votre partage ?

Faut-il de cet espoir d'avance me bercer ?
Et cette illusion dois-je la caresser,
Ou m'accablerez-vous de votre indifférence ?

Mais bien loin de vouloir me rendre malheureux,
Laissez à ma tendresse un rayon d'espérance.
Laissez tomber pour moi quelques mots généreux.

A LÉLIE

Jaloux de mon repos, un petit dieu malin
Tira de son carquois et me lança soudain
Une flèche de feu qui, comme un trait de flamme,
Vint embraser mon cœur et consumer mon âme.

Je ne puis plus longtemps vous taire mon amour,
Et je viens en tremblant vous dire sans détour :
Du matin jusqu'au soir et du soir à l'aurore
Je ne rêve qu'à vous, car c'est vous que j'adore.

Qu'un mot de votre bouche, un regard de vos yeux,
En me donnant l'espoir viennent me rendre heureux ;
Que votre cœur enfin à mon âme réponde,
Et qu'un heureux amour nous unisse en ce monde.

A LELIE

Serait-ce donc vous offenser
Que de vous dire qu'on vous aime?
Et peut-on sans vous courroucer
Vous vouer un amour extrême?

Ah! s'il en est ainsi, mon cœur,
Sans redouter votre colère,
Entre vos mains met son bonheur,
Veuillez permettre qu'il espère.

Veuillez souffrir qu'à vos genoux
Je vienne déposer la flamme,
Le pur amour, les feux si doux
Qui pour vous consument mon âme.

A LÉLIE

Quand tu passes près d'elle,
O charmante hirondelle,
Ah ! parle-lui de moi ;
Dis-lui que sous sa loi
Je voudrais voir ma vie
A jamais asservie ;
Dis-lui qu'entre ses mains
Sont placés mes destins.

Et vous, légers zéphirs,
Portez-lui mes soupirs;
Dites-lui que je l'aime
D'une amitié suprême ;

Dites-lui chaque jour
Que, consumé d'amour,
A tout instant j'implore
La beauté que j'adore.

Petites fleurs chéries,
Charmez ses rêveries,
Par vos parfums si doux,
Fleurs dont je suis jaloux,
Qui, près d'elle placées,
Recevez ses pensées,
Dites-lui que mon cœur
D'elle attend le bonheur.

A LÉLIE

Quand tu parais, ô jeune fille,
Quand ton regard céleste brille
Et que les zéphirs amoureux
Font voltiger tes beaux cheveux,
Quand la brise souffle et murmure,
Quand tout sourit dans la nature,
De l'amour je subis la loi,
Et mon âme vole vers toi.

A LÉLIE

DANS UNE ÉGLISE

Un bonheur ineffable a banni ma tristesse:
J'eus une vision dans la maison de Dieu.
A côté de sa mère, objet de sa tendresse,
Un ange d'ici-bas priait dans le saint lieu.

Cet ange était celui pour qui mon cœur soupire,
Qui captive mon âme et réjouit mes yeux ;
Celui dont le regard et le chaste sourire
Font oublier la terre et font rêver des cieux.

ELLE EST PARTIE!

ÉLÉGIE

Ah ! Lélie est partie ! elle a fui ce rivage.
Oh ! regrets superflus !
Il ne me reste, hélas ! que la charmante image
D'un bonheur qui n'est plus !

Elle a quitté ces lieux, celle dont la présence
Réjouissait mon cœur ;
Elle est partie, hélas ! et sa cruelle absence
M'accable de douleur.

Ah ! voilà sa demeure, oui, voilà la fenêtre
Où souvent le matin,
Aux premiers feux du jour, je la voyais paraître,
Par un beau ciel serein.

Je te souris encore, ô fenêtre chérie,
Témoin de ses soupirs,
Témoin des doux pensers que son âme attendrie
Confiait aux zéphirs.

Sous ces jeunes tilleuls, au bienfaisant ombrage,
Elle aimait à s'asseoir,
Quand les petits oiseaux venaient dans le feuillage
Voltiger chaque soir.

Cessez votre doux chant, cessez votre murmure,
Musiciens des airs,
Car elle ne vient plus s'asseoir sous la verdure,
Entendre vos concerts.

Hirondelle gentille, aimable passagère,
Cesse de voltiger;
Il n'est plus de baisers sous ton aile légère,
O charmant messager!

Cependant si tu vois, dans un lointain voyage,
L'objet de mes amours,
Sois l'écho de mon cœur; dis-lui pour tout message
Que je l'aime toujours.

Pauvres fleurs qu'elle aimait, ô charmantes pensées,
Vous allez vous flétrir!
Sa main vous abandonne, ô chères délaissées,
Il vous faudra mourir!

Mais songe-t-elle, hélas! que sa cruelle absence
Causera votre mort.
Et son cœur lui dit-il que, privé d'espérance,
J'aurai le même sort!

Brises du crépuscule, à mon âme éplorée
Apportez quelque espoir!
Apportez-lui les mots qu'une amante adorée
Vous redit chaque soir.

Cependant, vents légers, si son âme m'oublie
Ne me le dites pas:
Car vivre sans l'amour de ma chère Lélie
Mieux vaudrait le trépas!

Ah! Lélie est partie, elle a fui ce rivage.
Oh! regrets superflus!
Il ne me reste, hélas! que la charmante image
D'un bonheur qui n'est plus!

A MADEMOISELLE EUGENIE

ACROSTICHE

Erato, tendre muse adorée au Parnasse,
Un mortel vous invoque, accourez à sa voix ;
Guidez son luth timide, inspirez-le, de grâce ;
Encouragez ses chants, élevez-les parfois ;
Ne lui refusez pas une strophe touchante ;
Il célèbre en ses vers et l'amour et ses lois,
Et la douce Eugénie est la beauté qu'il chante.

A LA MÊME

SONNET

On dit que c'est bientôt votre fête, Eugénie,
A cette occasion mon amour s'ingénie
Et creuse mon cerveau pour tourner un sonnet
Qu'il veut vous adresser à défaut de bouquet.

Mais il n'est point besoin d'invoquer le Génie,
Car vous serez pour moi la sœur de Polymnie,
Et viendrez de beaux vers m'apprendre le secret,
Afin de composer l'un et l'autre tercet.

Que ne puis-je avec vous, le jour de votre fête,
Passer quelques instants en charmant tête-à-tête,
A l'ombre des bosquets d'un nouvel Hélicon !

Que je voudrais fêter ce doux aniversaire,
Assis sous les rameaux d'un chêne séculaire,
Rêvant à vos côtés, dans le bois de Meudon.

LES BLUETS

A Mesdemoiselles X. . . . qui affectionnent le bleu.

SONNET

Charmants bluets, fleurs par moi préférées,
J'aime à vous voir, corolles azurées;
Si loin de vous mon âme s'assombrit,
A votre approche elle s'épanouit.

Des papillons, en troupes énivrées
Par vos parfums, ô mes fleurs adorées !
Autour de vous soupirent jour et nuit :
Car sous vos pas leur amour les conduit

O Ciel ! déjà, — que triste est mon destin ! —
L'une de vous va choisir dans l'essaim
Que votre grace attire ?

Cette pensée, hélas ! brise mon cœur ;
Et ma pauvre âme en proie, à la douleur,
Succombe à son martyre ?

A LÉLIE

ACROSTICHE.

L'amour dont je me meurs est un malheur, Lélie,
Et dans mon désespoir je voudrais expirer :
La mort me guérirait de ma mélancolie.
Idole inexorable, il faut vous oublier.
Adieu ! cruelle, adieu !.... Dans la tombe on oublie !

A UNE DEMOISELLE

Qui au mot AMOUR répondit par le mot HYMEN

Votre billet si court, encor plus précieux,
M'a rendu, ma Lélie, heureux comme les Dieux.
Mieux que moi vous avez exprimé ma pensée.
Mais j'espère qu'*Amour* ne vous a point blessée !
Je n'ai jamais compris *votre mot* sans *le mien* :
Si l'amour sans l'hymen nous paraît condamnable,
Sans l'amour l'hyménée est crime abominable :
L'amour unit les cœurs, l'hymen serre le lien.

LÉLIE

OU LES BORDS DE LA MEUSE

Poëme rustique

LÉLIE

OU LES BORDS DE LA MEUSE

Poëme rustique

— Les traits nobles et purs de ton jeune visage
Ne portent point encor les rides du vieil âge.
Cependant le chagrin a pris place en ton cœur.
Pourquoi donc loin de toi semble fuir le bonheur ?
La gaîté, les plaisirs, les ris, les jeux, l'ivresse
Sont les seuls compagnons d'une heureuse jeunesse.

Enfant, laisse aux vieillards la noble gravité :
C'est à leurs cheveux blancs que sied la dignité.
S'il faut à la vieillesse une vie imposante,
La jeunesse a besoin de sa joie innocente.

— Aucun chagrin présent ne vient me torturer.
Mais mon malheur passé ne peut se réparer !
C'est à mes premiers ans que remonte ma peine,
De mes premiers chagrins mon âme est encor pleine.
Le printemps de ma vie, hélas ! fut malheureux !
Et pour quelques beaux jours, oh! que de jours affreux !
Ecoutez le récit des jours de mon enfance,
L'histoire des tourments de mon adolescence :

Dans un riche canton, autrefois Bassigny,
Est un joli village appelé Montigny,
Une des oasis de l'aride campagne
Que l'on désigne encor sous le nom de Champagne.
Ce village est assis près du pays lorrain.
En cet endroit un fleuve erre encore incertain
Avant de se jeter parmi de vastes plaines,
Pour aller traverser la forêt des Ardennes,

Et se précipiter, avec le Rhin d'accord,
Dans le froid océan qu'on nomme Mer du Nord.
Au pied d'une colline est une maisonnette
Dont le chaume verdi cache la girouette;
Sous son toit l'hirondelle accourt faire son nid,
Quand, avec le printemps, nous revient ce proscrit.
Tout autour des vieux murs de la pauvre cabane,
Etendant ses longs bras, semblable à la liane,
Une vigne fleurit; et l'ardeur du soleil
Fait mûrir en automne son fruit doux et vermeil.
Un jardin potager, entouré d'aubépine,
Produit, avec des fleurs, des fruits pour la cuisine.
Sur les plus hauts rameaux d'un modeste prunier,
Sur les verts rejetons d'un jeune cerisier,
Des habitants de l'air la troupe sémillante
Vient donner un concert de sa voix gazouillante :
Ici c'est le pinçon, là le chardonneret,
Plus loin c'est un linot avec un roitelet;
Enfin dans ce concert, prompt à se faire entendre,
Chacun chante gaîment son couplet le plus temdre.
Sur les légers zéphirs, ces chants mélodieux,
Comme un hymne sacré s'envolent vers les cieux.

Tel est le pauvre toit, tel est l'humble chaumière
Où je reçus le jour, où je vis la lumière;
C'est là que mes pensers, mes plus beaux souvenirs,
Accompagnés souvent de bien profonds soupirs !
Vont à tous les instants puiser la douce flamme
Qui fait battre mon cœur et réjouit mon âme.

Que nous sommes ingrats, et surtout malheureux,
Lorsque nous oublions les petits chemins creux,
Les tortueux sentiers, les buissons d'aubépine,
Les ruisseaux murmurants, la charmante colline,
Les sillons, les forêts, le lointain horizon,
Les beautés que l'on voit du seuil de la maison
Où nous avons joué sur les genoux d'un père,
Où nous avons dormi sur le sein d'une mère !

Toujours je pense à lui, car toujours je le vois
Ce toit où j'ai pleuré pour la première fois !
Ce toit qui fut témoin de mon premier sourire,
Témoin des premiers mots que ma bouche sut dire !
Je vois encor le meuble auquel je m'appuyais
Quand, faible et chancelant, de marcher j'essayais ;

C'est là, dans un berceau placé près d'une table,
Que j'entendais les chants que de sa voix aimable
Ma mère, en me berçant doucement me chantait,
Lorsque pour m'endormir son doux sein m'allaitait.

Dors bien, mon cher petit;
Ta mère toujours veille
Quand son enfant sommeille
Près d'elle dans son lit.

Dors, fruit de mes amours.
Enfant dont je suis fière,
Près de ta tendre mère
Resteras-tu toujours?...

Dors bien, car ici-bas
La vie est bien amère!
Mais, si je te suis chère,
Mon fils, ne me fuis pas.

Dors bien à mon côté,
Loin de la foule impure,
O frêle créature,
Fuis la méchanceté.

Dors bien, mon séraphin,
Bercé par ton bon ange ;
Et qu'aucun rêve étrange
Ne t'éveille soudain.

Dors bien, mon cher petit ;
Ta mère toujours veille
Quand son enfant sommeille
Près d'elle dans son lit.

* *
*

Sur le riant coteau j'ai couru bien souvent,
En laissant voltiger ma chevelure au vent.
Voilà les arbrisseaux, voici le jeune chêne
Sous lesquels chaque jour je querellais Eugène.
C'était sous ce sureau que j'allais me cacher,
Afin que dans nos jeux Elle vint m'y chercher.
Sur ce petit ruisseau, qui si gaîment murmure,
Avec quelques amis, comme moi sans chaussure,
Nous avons établi plus d'un petit moulin,
Que le flot en montant engloutissait soudain.

Il en est un plus loin, qui court dans la prairie.
Sous les saules touffus et la ronce fleurie;
Les fleurs des nénuphars embellissent ses bords,
Sur lesquels des oiseaux l'on entend les accords.
A peine est-il sorti de sa source douteuse,
Qu'avant d'avoir un nom il se perd dans la Meuse.
Sur les flexibles joncs, sur les frêles roseaux
Qui bordent son rivage et croissent dans ses eaux,
J'ai souvent poursuivi les brillants scarabées,
Les charmants papillons aux antennes courbées.
Et souvent j'ai souffert en voyant le poisson
Aller mordre à l'appât d'un trompeur hameçon!
Que de fois j'ai pleuré voyant les sauterelles
Auxquelles un barbare avait coupé les ailes!

Arrêtez-vous, enfants, ne faites pas souffrir
Ces petits animaux que Dieu veut bien nourrir;
Laissez-les voltiger, ces frêles créatures;
Épargnez leur, amis, de cruelles tortures:
La fourmi, le grillon ont été, comme nous,
Mis au monde par Dieu qui nous dit: « Soyez doux. »

* *
*

En rentrant au logis j'allais près de mon père ;
Puis j'allais m'enivrer des baisers de ma mère.
Ah ! que j'étais heureux lorsqu'au déclin du jour
Dans les bras de chacun je passais tour-à-tour !
Que de charmants instants, que de douces soirées
Passés en caressant leurs têtes vénérées !
Le ciel leur devait bien ces moments de bonheur,
Quand ils s'étaient livrés tout le jour au labeur.
Le soir, quand le sommeil abaissait ma paupière,
Mon père me faisait dire cette prière :

Mon Dieu, vous qui régnez
Au ciel et sur la terre,
Père puissant, daignez
Écouter ma prière.

Que votre être infini,
Exalté par les anges,
Parmi nous soit béni
D'un concert de louanges.

Que votre volonté
Nous soit toujours sacrée.

Que par votre bonté
Toujours soit assurée
La quantité de pain
Nécessaire à la vie.

Que votre cœur divin,
A notre âme ravie,
Pardonne chaque erreur,
Dans sa douce clémence,
Comme du fond du cœur
Nous oublions l'offense.

Qu'à l'esprit infernal
Personne ne succombe.

Gardez-nous de tout mal
Au delà de la tombe.

Ayant prié celui dont le trône est au ciel,
Je redisais les mots dont l'ange Gabriel
Se servit autrefois pour saluer la femme
Que le Sauveur choisit pour se donner une âme
Et revêtir un corps comme un simple mortel,
Afin de nous sauver du supplice éternel :

Salut, douce Marie,
Toi dont la chaste vie,
La pureté du cœur
Ont su plaire au Seigneur.
Toi que parmi les femmes
Brûlaient les saintes flammes
Par qui fut enfanté
Le Dieu de charité.

O toi qui fus la mère
D'un Dieu venu sur terre
Pour sauver les mortels
Des malheurs éternels,
Adresse une prière
Pour nous à notre père ;
Adoucis notre sort
Au jour de notre mort

* *
*

Mais tu grandis, ma sœur, et ta main sur la mienne
Doucement s'appuyait pour que je la soutienne.
Puis, plus tard, dans les champs, fuyant bien loin du bourg,
Nous allions éveiller les échos d'alentour.
Les oiseaux effrayés fuyaient à notre approche,
Et les petits chevreaux sautaient de roche en roche.
La timide brebis et le petit agneau
Nous voyant approcher rejoignaient le troupeau.
Nous courions, en riant, après les chèvres blanches,
Qui, le long des sentiers, broutaient les jeunes branches,
Souvent, quand à midi le soleil nous brûlait,
Aux mères des chevreaux nous dérobions le lait.

Parfois dans la forêt nous allions chercher l'ombre,
Nous arrêtant toujours à l'endroit le plus sombre,
Dans le taillis épais, sous les grands cerisiers,
Sous les ormes touffus et les chênes altiers,
Sur les bords d'un ruisseau, tout près d'une fontaine,
Où les oiseaux venaient s'abreuver par centaine.
Sur le hêtre voisin, un agile écureuil,
Sautant de branche en branche, effrayait un bouvreuil.
Le vilain cri du geai, caché dans la charmille,
Te faisait frissonner, pauvre petite fille !

Tu pleurais en voyant la pie et le corbeau
Venir tout près de nous se rafraîchir dans l'eau.
Tu souriais au chant de la douce fauvette,
Et jetais à manger à la bergeronnette.

Les sons vagues de l'air, le murmure de l'eau,
Le doux bruissement des feuilles de l'ormeau,
La douce tourterelle, à la voix triste et tendre,
Le rossignol plaintif qui se faisait entendre,
Tous ces tendres soupirs, ces chants mélodieux
Montaient comme un encens aux pieds du roi des cieux :
C'était l'hymne chanté par chaque créature
A Celui dont la main dirige la nature.

Et le jour s'écoulait ; déjà vers l'horizon
L'astre roi des soleils glissait chaque rayon
A travers les rameaux et l'épaisse feuillée.
Nous descendions alors vers la plaine émaillée ;
Et, cueillant quelques fleurs à travers les guérets,
Je couronnais ton front de thym et de bleuets.
Nous rentrions, enfin, le cœur plein d'allégresse,
Recevant un baiser pour prix d'une caresse.

Bien souvent le matin je courais t'éveiller,
Quand ma mère oubliait de nous bien surveiller;
Et puis je t'habillais de mes mains inhabiles,
Pendant que tu riais et que tes doigts agiles
Bouclaient tes cheveux blonds, dont les mèches flottaient
Sur ton visage frais, que tes cils ombrageaient.
Ce travail terminé, tu fuyais avec grâce,
M'invitant par tes cris à courir sur ta trace ;
Tu parcourais ainsi plusieurs petits sentiers,
Puis tu te reposais sous les hauts peupliers.
Arrivé près de toi, pressant ta main chérie,
Nous allions parcourir la charmante prairie,
Où, cuillant herbe et fleurs, nous faisions des bouquets
Avec des boutons d'or, des lis et des bleuets.
Et nous quittions les prés, tout souillés de rosée,
Pour gravir la colline au soleil exposée ;
Nous allions visitant tous les petits buissons,
Écoutant des oiseaux les charmantes chansons,
Dépouillant le gazon des blanches pâquerettes,
Enlevant aux ravins leurs douces violettes;
L'odorante aubépine aussi donnait sa fleur,
Qui répandait dans l'air une suave odeur.

Heureux âge ! heureux temps que celui de l'enfance !
Age où l'âme naïve est pleine d'espérance !

Le cœur n'est point alors flétri par la douleur!
Heureux âge! heureux temps! seuls moments de bonheur!

* *
*

Le jour venait d'éclore;
Le soleil radieux,
Ayant chassé l'aurore,
Illuminait les cieux.

Dans la belle vallée,
Dans le petit ravin,
La rose, au thym mêlée,
Embaumait le matin.

Les chants de l'alouette,
De l'amoureux pinson,
De la douce fauvette
Étaient à l'unisson.

La riante prairie,
Entre les verts coteaux
Couverts d'herbe fleurie,
Se remplissait d'oiseaux.

Du beau ruisseau limpide
Le murmure des eaux
Disait l'hymne candide
A travers les roseaux.

La fourmi travailleuse,
Levée au point du jour,
Se sentait tout heureuse
Dans ce charmant séjour.

La diligente abeille,
Bondissant de bonheur,
Remplissait sa corbeille
De miel pris à la fleur.

Alors dans la nature
Tout était radieux :
Insectes, fleurs, verdure,
Tout brillait sous les cieux.

* *
*

En me donnant la main, mon aïeul et ma mère
Me conduisaient aux champs où travaillait mon père.
En traversant les blés, fruits des riches sillons,
Que le soleil mûrit de ses ardents rayons,
Le vieillard m'expliquait tout ce que la nature,
Pour ses nombreux enfants, produit de nourriture :
« Elle nourrit les rois comme les bûcherons,
« Les lions du désert et les petits cirons. »
Avec avidité j'écoutais sa parole,
Qui, pleine de leçons, n'était jamais frivole.

Si je chassais l'oiseau jusqu'au bord de son nid,
Il m'appelait à lui, me disant : « Cher petit,
« A peine éclos, l'oiseau sera dans la misère
« Si ta main, mon enfant, le prive de sa mère !
« Laisse vivre, ô mon fils, les hôtes de nos champs,
« Qui viennent chaque année annoncer le printemps.
« Est-il des chants plus doux que ceux de la fauvette,
« Et de plus éclatants que ceux de l'alouette ?

Puis ma mère chantait. Les accents de sa voix
Éveillaient les échos des ravins et des bois.

Petits oiseaux, chantez encore,
Petits oiseaux, chantez toujours;
Chantez la fleur qui vient d'éclore;
Chantez le retour des beaux jours.

Chante toujours, belle alouette,
En te perdant dans le ciel bleu;
Dis tes amours, douce fauvette,
Et chante un beau cantique à Dieu.

Petits oiseaux, chantez encore,
Petits oiseaux, chantez toujours;
Chantez la fleur qui vient d'éclore;
Chantez le retour des beaux jours.

Que vos doux chants, avant l'aurore,
Soient le signal de mon réveil;
Qu'au point du jour un chant sonore
Fête le retour du soleil.

Petits oiseaux, chantez encore,
Petits oieaux, chantez toujours;
Chantez la fleur qui vient d'éclore:
Chantez le retour des beaux jours.

Oiseaux des champs et des prairies,
Et vous, gentils oiseaux des bois,
Venez charmer nos rêveries
Par les doux accents de vos voix.

Petits oiseaux, chantez encore,
Petits oiseaux, chantez toujours;
Chantez la fleur qui vient d'éclore;
Chantez le retour des beaux jours.

Quand l'amant est près de l'amante,
Et que son cœur répond au sien,
Que vos doux chants, troupe charmante,
De leur amour serrent le lien.

Petits oiseaux, chantez encore,
Petits oiseaux, chantez toujours;
Chantez la fleur qui vient d'éclore;
Chantez le retour des beaux jours.

* *
*

A mes soins confiés, de tout petits chevreaux,
Leurs mères, des brebis et leurs petits agneaux
Paissaient dans le vallon, dépouillant la colline,
Broutant les églantiers et les fleurs d'aubépine.
Pendant que les brebis et les chèvres broutaient,
Les agneaux, les chevreaux, de leur lait s'allaitaient.
Lorsque l'ardent soleil venait brûler la plaine,
J'évitais ses rayons à l'ombre d'un vieux chêne.
De cet arbre touffus je sais encor le nom :
Les bergers le nommaient le chêne du Gélon.

* *
*

En ce temps là j'avais un vieillard pour voisin ;
Les sillons de son front accusaient son chagrin.
Assis sur le gazon, distrayant sa vieillesse,
Il donnait des leçons à ma tendre jeunesse.
Il avait beaucoup vu, surtout beaucoup souffert,
Cet homme qui disait : « La vie est un désert ;
« Et quand il le traverse, en courant à la tombe,
« Sous le poids des chagrins l'homme souvent succombe !
« La candeur de l'enfant ne dure pas toujours :
« Le vent des passions vient agiter ses jours :

« Alors les ouragans, l'orage et la tempête
« Viennent avec fureur éclater sur sa tête ! ..

« J'ai traversé les jours que l'on nomme *Terreur*.
« Des insensés disaient : « *La Croix nous fait hor-*
[reur.»
« Du Christ ils repoussaient les paroles sublimes,
« Les saintes vérités qui condamnaient leurs crimes !
« En ces jours-là, des fous outrageaient la Raison,
« Prétextant l'adorer, et jetaient en prison
« Ceux qui par leur courage opposaient résistance ;
« Puis leur donnaient la mort pour prix de leur con-
[stance.]
« Quand, en proie au malheur, la France était en deuil,
« Un prêtre courageux (1) vint s'asseoir sur mon seuil.
« Il prêchait le pardon par ses nobles exemples,
« Et la loi cependant le chassait loin des temples.
« Ses farouches bourreaux étaient par lui bénis.
« Il implorait le ciel pour son propre pays.
« Dans l'antre d'un rocher, au milieu des broussailles,
« Il allait chaque nuit prier avec ses ouailles.

(1) La dépouille mortelle du prêtre auquel il est fait allusion ici repose à Montigny-le-Roi (Haute-Marne).

« Sur le tronc d'un vieux chêne improvisant l'autel,
« Il célébrait l'office et priait l'Eternel.
« C'est ainsi qu'en ce temps de profonde détresse
« Le prêtre courageux disait la sainte messe.

« Assis à mes côtés, sous les pruniers en fleurs,
« Que de fois le proscrit laissa couler ses pleurs!
« Quand on le poursuivait, c'était par ma fenêtre
« Que pour fuir les bourreaux s'échappait ce saint prêtre.

« En ces jours de carnage, un inflexible sort
« Fit conduire souvent l'innocent à la mort!
. . . . . .
« Ton culte était proscrit, Dieu de miséricorde!
« Et sur tes saints autels s'asseyait la Discorde!
. . . . . .
« Quel trouble et quel chaos! La foule était sans frein!
« Partout des cœurs inquiets; nul front n'était serein...
« De sanglants échafauds se dressaient sur nos places!...
« Les victimes tombaient!... d'autres suivaient leurs [traces!...]
« Et les bourreaux frappaient!... Et l'ange de la mort
« Recueillait la moisson que lui faisait le sort!...

« L'orgueilleux étranger franchissait nos frontières,
« Souillait notre patrie et brûlait nos chaumières,
« Pendant que nuit et jour frappaient les tribunaux....
« Dieu te préserve, enfant, de voir de pareils maux !

« Sur le peuple égaré veillait la Providence,
« Qui pour nous diriger envoya la Prudence.
« De l'informe chaos la lumière sortit,
« Et l'on vit de beaux jours succéder à la nuit.
« Sur le passé brisé, sur ses tristes ruines,
« L'on vit briller alors de nouvelles doctrines.
« Le peuple émancipé criait : « *Fraternité !* »
« Et dans un grand concert chantait la *Liberté !*
« L'on vit tous les Français courir chercher la gloire,
« Et chasser l'ennemi de victoire en victoire.

« Mon cœur tressaille encor, des pleurs mouillent mes [yeux]
« Lorsque je vous évoque, ô temps prodigieux ! »

* *
*

Quand arrivait l'hiver avec tout son cortége,
Ses brumes, ses frimas, sa blanche et froide neige,
Tout autour du foyer, les voisins, chaque soir,
Après leur dur travail, venaient gaîment s'asseoir.
Les femmes animaient ces charmantes veillées,
Et tout en devisant filaient leurs quenouillées.
Tenant sur leurs genoux les plus petits enfants,
Les vieillards réchauffaient leurs membres grelottants.
Autour de ce foyer, où la flamme rougeâtre
Brillait en pétillant sur la pierre de l'âtre,
Les grands'mères contaient l'histoire de leur temps,
Et souriaient encore à leurs premiers printemps ;
Quelquefois cependant, songeant à leur jeunesse,
De leurs cœurs s'exhalaient des soupirs de tristesse !
Bien souvent leurs discours me glaçaient de terreur ;
A leurs sombres récits, je tremblais de frayeur.
Elles disaient comment, à travers les bruyères,
Conduisant l'homme saoûl, pendant des nuits entières,
Un petit nain méchant l'égarait du chemin,
Et comment son cadavre était le lendemain
Trouvé dans un fossé, la face contre terre,
Et baigné dans son sang qui souillait la poussière.
Elles disaient aussi comment un lutin noir
Près des enfants méchants venait danser le soir ;

Et comment les *follets* perdaient la jeune fille,
Quand elle allait courir trop loin de sa famille.
Plusieurs nous racontaient avoir vu les sabbats,
Avoir bien entendu les nocturnes combats
Que dans le fond des bois s'étaient livrés les diables.
Une vieille assurait avoir vu sur des tables,
Dans des lieux écartés, au milieu des forêts,
Vins et fruits délicats, avec d'excellents mets,
Et que des noirs démons la terrible assemblée
Dans le fond de l'enfer s'était vite envolée
Aussitôt qu'elle avait fait un signe de croix.
C'est ainsi qu'au village on croyait autrefois
Que devins et sorciers, et d'autres gens sordides,
S'assemblaient dans les bois, dans les ravins humides,
Sous des formes de boucs, de loups et de pourceaux,
Pour partager les jeux des esprits infernaux.

Elles disaient encor qu'un grand nombre de vierges
Se promenaient la nuit à la lueur des cierges,
Pour aller rendre hommage à celle dont l'amour
A la voix du Seigneur s'évanouit un jour;
Que ces vierges allaient auprès d'une fontaine
En ce temps dédiée à sainte Madeleine.

Une belle chapelle orne aujourd'hui ce lieu
Où l'on vient honorer la servante de Dieu.
Ce petit monument, œuvre d'un de nos prêtres,
Rappelle aux habitants la foi de leurs ancêtres.

* *
*

Ce prêtre vénérable, au grave et noble aspect,
Au cœur sensible et bon, a droit à mon respect.
Il savait soulager les nombreuses souffrances :
Il pardonnait toujours les malignes offenses ;
Son langage était doux, sa voix était la voix
De celui qui pour nous mourut sur une croix.
Grand était son bonheur, immense était sa joie
Quand à l'esprit du mal il arrachait sa proie.
Puis avec quel amour, quelle conviction
Il nous parlait de Dieu, de la Religion.
Son grand cœur excluait l'esprit d'intolérance ;
Il glissait dans chaque âme un rayon d'espérance.
Je crois l'entendre encor s'écrier en prêchant :
« Non, notre père à tous ne peut être méchant ;
« Sans nulle passion est sa sainte nature.
« Il ne peut point en nous nuire à sa créature.

« Ce sont des insensés ou des blasphémateurs,
« Des hommes égarés ou d'odieux menteurs,
« Ceux qui disent que Dieu nous a donné la vie
« Pour nous la rendre amère; et, quand elle est ravie,
« Que les uns vont gémir dans des gouffres affreux
« Où l'on entend toujours les cris des malheureux.
« Les sombres inventeurs des tourments de la flamme
« Ont su faire de Dieu l'image de leur âme. »

Ainsi parlait cet homme, et cependant son cœur
Et sa grande et belle âme étaient tout au Seigneur.
J'étais bien jeune encor que déjà ses paroles
Cherchaient à m'expliquer les belles paraboles,
Les saintes vérités, les mots mystérieux,
Les symboles sacrés qui nous viennent des cieux.
Enfin, réunissant les enfants du village,
Il leur faisait du Christ une bien douce image.
Il préparait leurs cœurs au mystère divin
Par lequel l'Homme-Dieu sauva le genre humain.
Cet apôtre savait allumer dans chaque âme
Un pur et saint amour, une divine flamme;
Puis il nous conduisait au pied du saint autel,
Et chantait avec nous une hymne à l'Eternel.

Qu'il était beau le jour où, simple créature,
Chacun de nous reçut la sainte nourriture !
Les doux sons de l'airain, qui faisaient vibrer l'air,
Étaient pour notre oreille un bien charmant concert.
Nos parents, nos amis partageaient notre joie :
Chacun suivait nos pas dans l'innocente voie ;
Tous nous accompagnaient ; et pour nous embrasser
On voyait les vieillards à pas lents s'avancer....
C'était pour le village un jour de grande fête ;
Joyeux, chacun de nous de fleurs ornait sa tête.
Comme nos cœurs battaient ! Que nous étions heureux !
Nos âmes tressaillaient d'un transport généreux !
Tout autour de l'autel la flamme de nos cierges
Symbolisait l'état des âmes encor vierges.
L'affreux doute jamais n'avait flétri nos cœurs :
Nous possédions la foi des anciens confesseurs.
De nos âmes partait un concert de louanges
Quand on nous appelait à la table des anges,
A cette table où Dieu nous nourrit de son corps,
Et nous donne son sang avec ce pain des forts.

Jour mille fois béni, le plus beau de la vie !
A ton doux souvenir toujours l'âme est ravie

Compagnons de bonheur, je me souviens de vous;
Je n'ai rien oublié; vos noms, je les sais tous :
C'est Emile, Euphémie, Onésime, Eugénie,
Charles, Rosine, Alfred, Maria, Mélanie....

. . . . . .

Oh! vous serez toujours chers à mes souvenirs,
Vous dont je partageais les jeux et les plaisirs.
L'inflexible destin bien loin de vous m'emporte,
Mais toujours près de vous mon esprit se transporte.
Qui pourrait oublier les instants de bonheur?
Toujours leur souvenir adoucit la douleur.
Quand notre âme est en proie à l'amère souffrance,
Amis, reportons-nous aux jours de notre enfance;
Oublions le présent, ne songeons qu'au passé;
Que le chagrin amer loin de nous soit chassé;
Et quand plus tard viendront les jours de la vieillesse
Rappelons-nous encor notre heureuse jeunesse.

* *
*

Il est un art utile et pourtant déserté,
Un art dont le produit nourrit l'humanité :
C'est celui qui consiste à cultiver la terre,
A féconder le sein de la commune mère.
Cet art est honorable, et cependant l'on voit
Les enfants des hameaux quitter leur humble toit
Pour aller s'adonner aux travaux moins utiles
Dont on manque parfois dans le sein de nos villes :
Et tel aurait pu faire un bon cultivateur,
Qui souvent à la ville est un agitateur.
Parfois l'horrible faim lui ronge les entrailles :
Alors de la douleur les cruelles tenailles
En font un libertin, un être dépravé,
Comme l'on en voit tant qui battent le pavé,
Vivant au jour le jour, d'une façon étrange,
Se couvrant d'infamie et marchant dans la fange,
Traînés dans les prisons, devant les tribunaux,
Finissant par le bagne ou bien par les bourreaux !
Souvent un malheureux aurait pu rester sage
Si jamais il n'avait quitté l'humble village.

Il en est, je le sais, dont l'utile talent,
Éloigné de la ville, à surgir serait lent ;

Mais à ces grands esprits, à ces profonds génies,
A vos amants zélés, sciences infinies,
Dieu leur donne en partage et la terre et les mers,
L'espace non borné, tout l'immense univers.

Honneur à ces esprits qui s'emparent du monde,
Interrogent le ciel, les airs, la terre et l'onde,
Et qui, de la nature arrachant les secrets,
Poussent l'humanité de progrès en progrès.

Ah! malheur à ceux qui s'éloignent du village
Pour courir les cités dans le vagabondage ;
Ils seront malheureux, car leur sort incertain
Peut leur promettre un jour, mais pas de lendemain.
On les voit dans la rue errer pâles et sombres ;
Leur regard est éteint comme celui des ombres ;
Ils voudraient travailler, ils ne le peuvent plus :
Fruits de vices hideux, leurs membres sont perclus.
Contre le Créateur ils lancent le blasphème,
Se révoltant encor sous le juste anathème.
Ils maudissent la vie, ils accusent le sort ;
Et par un dernier crime ils se donnent la mort !

Mais que la vie est calme et que l'âme est sereine
Chez ceux qui chaque jour vont cultiver la plaine,
Les vallons, les coteaux qu'ils mouillent de sueur,
Pendant que le soleil prodigue sa chaleur.
Une houe à la main, le cœur plein d'espérance,
Ils creusent leurs sillons avec persévérance.
Une épouse avec eux partage leur labeur,
Et près d'eux leurs enfants rivalisent d'ardeur.
Ils chantent chaque jour un hymne à la louange
De celui qui leur donne un bonheur sans mélange.

Honneur, gloire au laboureur !
Qui dès le matin se lève
Pour faire monter la sève
De la terre à chaque cœur.

Il interrompt son sommeil
Aussitôt que vient l'aurore.
Par lui, dès qu'il vient d'éclore,
Est salué le soleil.

En pressant les seins féconds
De la mère nourricière,
Il tire de la poussière
Tous les charmants épis blonds

Qui par l'été sont dorés,
Et que gaîment il moissonne,
Quelques jours avant l'automne,
Quand les champs en sont parés.

Valeureux cultivateur,
Ta couronne est un gerbe
Que tes yeux ont vue en herbe,
Que tes yeux ont vue en fleur.

Tu nourris les nations
Avec ton humble charrue,
Et ta richesse est accrue
Du produit de tes sillons.

Travaillant sous l'œil des cieux,
Toujours heureux et sans crainte,
Que ta mission est sainte,
Et ton travail glorieux!

Honneur, gloire au laboureur!
Qui dès le matin se lève
Pour faire monter la sève
De la terre à chaque cœur.

Mes beaux jours s'écoulaient. Le temps, d'un pas rapide,
Du vol impétueux de son aile intrépide,
Portant mes premiers ans dans l'urne du passé,
Dans le gouffre sans fond où le monde est poussé.
J'arrivais au matin de mon adolescence;
J'allais changer d'état : j'allais quitter l'enfance!
Je voulus dans les champs apprendre à cultiver;
Me livrer au travail et m'apprendre à braver
Et le froid et le chaud, et la neige et la pluie,
Enfin ce qu'en tout temps l'homme des champs essuie.

Non loin de mon village est un petit hameau,
Coquettement assis sur le flanc d'un coteau,
Au pied duquel se trouve une source fameuse,
Qui tout en jaillissant donne un nom à la Meuse.
Vers ce petit hameau je dirigeai mes pas;
A l'un des habitants j'offris mes faibles bras.
Dès ce jour plus de jeux, plus de plaisirs futiles :
J'employai tout mon temps à des travaux utiles.
A peine si l'aurore éclairait l'horizon,
Qu'emmenant les grands bœufs je quittais la maison :
Alors les conduisant au milieu de la plaine,
Je commençais le jour, l'âme heureuse et sereine,

Longtemps avant que l'aube ait coloré les cieux.
Puis se joignaient à moi des paysans joyeux.
Les champs retentissaient de chansons et de rires;
Le soleil radieux prodiguait ses sourires;
Et les oiseaux chantaient, cachés dans le buisson.
Chacun était heureux en creusant son sillon.
Les hommes travaillaient; leurs douces ménagères,
A travers les guérets, la lande et les bruyères,
Apportaient le repas, et l'on mangeait gaîment,
Sur les bords gazonnés d'un ruisseau murmurant.
Ce repas que l'on prend, assis sur la fougère,
Est celui que toujours l'homme des champs préfère.

Chaque jour j'écoutais ces hommes courageux:
Partageant leurs travaux, je cherchais avec eux
Par quel travail fécond, par quel profond mystère,
Germe le grain de blé que l'on jette à la terre!

Les plus jeunes enfants conduisaient les troupeaux
A travers les sillons, le long des verts coteaux.
Puis, se réunissant, garçons et jeunes filles
A des jeux innocents jouaient sous les charmilles.
On entendait parfois, à l'ombre des bosquets,
Les échos répéter de rustiques couplets.

* *
*

Me promenant un jour sur les bords de la Meuse,
Je surpris dans les prés une jeune rêveuse.
Troublée à mon aspect, elle voulut partir,
Mais, tombant à ses pieds, je sus la retenir.
Des filles du hameau c'était la plus jolie;
Cet ange de la terre on le nommait Lélie.
Elle avait vingt printemps, et moi vingt-cinq alors.
De notre amour naissant cédant aux doux transports,
Nos cœurs seuls se parlaient, mais de cette voix tendre
Que nul langage humain ne pourra jamais rendre.
Dès ce jour fortuné je goûtai le bonheur;
Nos cœurs dès ce moment n'ont plus fait qu'un seul cœur!
A chaque instant du jour je pensais à Lélie;
De notre heureux amour ma vie était remplie.
Chaque jour, devant Dieu, nous faisions le serment
D'être toujours unis par ce lien charmant.

Pendant les mois d'été, sur les herbes fleuries,
Confiant au zéphir nos douces causeries,
Nous allions de concert pendant la fauchaison.
Puis on trouvait encore au temps de la moisson,
Heureuse à mes côtés, la tendre jeune fille,
Faisant tomber l'épi des coups de sa faucille.

La peine était légère et courts étaient les jours,
Pendant cet heureux temps de nos belles amours!

O fortuné séjour! ô mes vallons chéris!
O champs que je préfère aux palais de Paris!
Délicieux ravins, agréables prairies,
Où souvent m'ont bercé de douces rêveries,
Les nuages légers, que chassent les zéphirs,
Vont vous porter souvent mes vœux et mes soupirs!

* *
*

Lorsque vers l'Occident fuyait la blanche Aurore,
Et que vers l'Orient Phébus venait d'éclore,
Lélie allait aux champs conduire son troupeau.
Pour voler à ses pieds, je quittais le hameau,
Traversant les sillons de la plaine dorée.
J'accourais aux genoux d'une amante adorée.
Assis près d'un ruisseau, sur le gazon fleuri,
Nous écoutions ses chants, son murmure chéri.
Dans la plaine brillaient les perles de rosée
Dont chaque beau matin la plante est arrosée:

A chaque petit brin était un diamant
Que faisait scintiller le roi du firmament.
Mais bientôt le grillon, par son cri monotone,
L'insecte qu'à midi la chaleur aiguillonne,
Venaient nous avertir d'éviter les rayons
Que le soleil brûlant dardait sur les sillons.
Sous le feuillage épais d'une verte charmille,
J'allais rêver du ciel avec la jeune fille !
Au bord de la forêt nous allions nous asseoir,
Et nos cœurs s'y livraient au plus charmant espoir.

Qu'il est beau le soleil quand sa carrière expire !
Qu'ils sont doux les rayons de son dernier sourire !
Les oiseaux dans les bois chantaient l'astre du jour,
Puis allaient dans leurs nids attendre son retour.
On entendait au loin les doux sons de la cloche,
Invitant à prier lorsque la nuit approche.
L'ombre couvrait la terre, et l'ange du sommeil
Répandait les pavots qui chassent le réveil;
Les échos répétaient les chants de Philomèle;
On entendait parfois gémir la tourterelle;
Sous l'aile du zéphir les feuilles frissonnaient;
Avec les nénuphars les roseaux chuchottaient;

On entendait aussi, sous l'humide verdure,
Le ruisseau soupirer son amoureux murmure ;
Parmi les fleurs des prés, la luciole brillait;
Dans l'espace infini, l'étoile scintillait ;
L'astre des belles nuits, assis sur un nuage,
Eclairait vaguement ce touchant paysage.

Lélie était rêveuse et soupirait tout bas ;
J'aspirais ses soupirs, mais ne lui parlais pas ;
Mes lèvres effleuraient ses tresses ondoyantes,
Ma bouche osait toucher ses lèvres souriantes;
Son sein bien tendrement s'appuyait sur le mien ;
Je sentais mon cœur battre à l'unisson du sien ;
Ses bras autour de moi formaient comme une chaîne ;
Je sentais sur mon front voltiger son haleine ;
Et ma main dans sa main frissonnait de bonheur.
Ah! que ces doux instants étaient chers à mon cœur!
« L'amour, disait Lélie, est une pure flamme,
« Un chaste et doux rayon mis par Dieu dans notre [âme !
« Que ce rayon céleste avec nous reste pur,
« Et qu'il serve de gage à notre hymen futur. »
Partageant mon amour, Lélie était heureuse :
Ainsi coulaient nos jours, sur les bords de la Meuse.

* *
*

De mes cruels malheurs, de mon amer chagrin
Venaient les jours fatals marqués par le Destin.
La mort allait frapper à notre humble demeure,
O ma mère ! et le temps marquait ta dernière heure !
Et j'étais près de toi ! je te voyais souffrir !
Et mes larmes n'ont pu t'empêcher de mourir !. ..
Au milieu des douleurs, pendant ta maladie,
Avant de succomber à ta longue agonie,
Ne pensant qu'au Seigneur, de ton âme adoré,
Tes lèvres récitaient ce cantique sacré :

« Tes chaînes vont tomber, réjouis-toi, mon âme;
« Déjà de l'Eternel le feu divin t'enflamme.
« Il est ouvert pour toi le céleste séjour
« Où tu vas t'enivrer d'un immortel amour.

« Dans le sein de ton Dieu, vole loin de la terre,
« Qui déjà de ton corps réclame la poussière ;
« Retourne au Créateur qui te rappelle à lui.
« Va, pars, car, ici-bas, ton dernier jour à lui !

« Dis adieu sans regrets à ce séjour d'alarmes ;
« Quitte cette vallée où coulent tant de larmes !

« Etincelle émanant du foyer éternel,
« Remonte, ardent rayon, dans son sein paternel.

« Entends-tu dans le ciel cette douce harmonie ?
« C'est le divin concert, la sainte symphonie,
« Le chant des séraphins, l'hymne des bienheureux,
« Qui de leurs saints transports font retentir les Cieux.

« Heureuse d'être délivrée,
« O mon âme, bénis ton Dieu ;
« Traversant la couche éthérée,
« Envole-toi jusqu'au saint Lieu.

« Va te confondre avec les anges ;
« Avec eux chante les louanges ;
« Mêle ta voix au divin chœur ;
« Chante la gloire du Seigneur.

« Cieux, ouvrez-vous ;
« Ouvrez-vous, portes éternelles !
« Ange si doux,
« Ange gardien, ouvre tes ailes ;

« Ange d'amour,
« Emporte mon âme en prière
« Au pur séjour,
« Au vrai séjour de la lumière ! »

Après ces derniers mots, tes yeux se sont éteints ;
Et l'ange de la mort emporta chez les saints
Ton âme qui venait d'abandonner la terre
Pour achever au Ciel sa dernière prière !....

De notre Créateur subissant les décrets,
Je m'inclinai devant ses rigoureux arrêts.
Mais tu vis ma douleur, tu sentis ma souffrance,
Tu me vis défaillir et perdre l'espérance
Lorsque tu me donnas, au moment de mourir,
Et ton dernier baiser, et ton dernier soupir !

. . . . . .

Parcourant ton été, la mort t'a moissonnée,
Et ton âme vers Dieu, trop tôt, hélas ! a fui.
Mère, trop tôt pour moi ton heure fut sonnée ;
Trop tôt ton dernier jour a lui !

Est-ce toi que je vois sur ce léger nuage
Qui monte à l'horizon?
Mère, est-ce toi qui vient ranimer mon courage,
Eclairer ma raison?

La clarté disparaît!... l'horizon devient sombre!...
Quand la brise du soir
Et les vents de la nuit t'ont chassée, ô chère ombre!
Mon ciel redevient noir!...

*
* *

Un père me restait. Bientôt la mort jalouse
Le coucha dans la tombe, auprès de son épouse!...
Sans pilote ni phare, au milieu de la nuit,
Je lutte dans ce monde: océan qui mugit.
Mais l'onde est bien perfide et bien loin est la plage!
Souvent mon faible esquif est brisé par l'orage!
O craintif pélerin! timide passager,
Les écueils sont nombreux et grand est le danger!
A travers les récifs, ma légère nacelle
A mes bras affaiblis est parfois bien rebelle!

Luttant contre les flots, luttant contre le sort
Je me sens emporté souvent bien loin du port!
Les vents sont contre moi, l'ouragan, la tempête
Viennent avec fureur éclater sur ma tête!...
Hélas! telle est ma vie, et tel est le concours
Dont le cruel destin empoisonne mes jours!....

* *
*

Ah! que j'aime à te voir, chère petite étoile,
Quand à la fin du jour la nuit étend son voile.

Parmi tous les soleils qui brillent dans les cieux,
Astre si doux, c'est toi qui réjouis mes yeux;
Toi qui, bien lentement parcourant ta carrière,
Eclaires les mortels de ta douce lumière;
Toi qui, chaque beau soir, montes vers l'orient,
Et qui chaque matin te perds à l'occident.

Ah! que j'aime à te voir, chère petite étoile,
Quand à la fin du jour la nuit étend son voile.

Dis, pourquoi n'as-tu pas même éclat que tes sœurs?
Pourquoi te troubles-tu comme des yeux en pleurs?

N'es-tu pas un esprit qui regrette la terre ?
N'as-tu pas habité ce globe de poussière ?
Oh ! ne regrette pas notre monde pervers ;
Reste, oh ! reste là-haut, dans l'immense univers !

Ah ! que j'aime à te voir, chère petite étoile,
Quand à la fin du jour la nuit étend son voile.

Ah ! si c'est toujours toi que je cherche la nuit,
Quand dans l'obscurité chaque astre du ciel luit,
C'est que tes beaux rayons sont les regards d'un père !...
Et que ton doux sourire est celui d'une mère !...
O consolante erreur ! charmante fiction !
Viens ranimer mon âme, ô douce illusion !...

Ah ! que j'aime à te voir, chère petite étoile,
Quand à la fin du jour la nuit étend son voile.

*
* *

Tu me restais, Lélie, et ton sensible cœur,
En partageant ma peine adoucit ma douleur.
Alors ta douce voix ranimait mon courage,
Et tu séchais les pleurs qui mouillaient mon visage.
Tu trouvais des accents si tendres et si doux
Lorsque tu me disais : « Ami, consolons-nous ;
« Car ceux dont nous pleurons l'existence chérie,
« Nous les verrons un jour dans cette autre patrie
« Où s'envole notre âme en quittant notre corps,
« Où des saints l'on entend les célestes accords.
« Notre séjour sur terre est un pélerinage.
« Ami, puisque le ciel est le seul héritage
« Que Dieu nous ait promis, sachons le mériter.
« Quand vient l'adversité, sachons la supporter.
« N'oublions pas que l'âme est d'essence immortelle,
« Et que Dieu lui réserve une vie éternelle. »

Pendant que tu parlais, déjà d'autres douleurs
Se préparaient à nous arracher d'autres pleurs.
Pur était notre amour, chastes étaient les flammes
Qui consumaient nos cœurs, embrasaient nos deux âmes;
Mais un père égoïste allait nous séparer,
Méprisant nos serments qu'il allait déchirer,

Contre quelques sillons il échangeait sa fille.
Et j'étais pauvre, hélas ! et de plus sans famille.
Enfin, à son enfant imposant un époux,
Il creusait par l'hymen un abîme entre nous.

Un jour tu vins à moi, ma Lélie adorée;
Tes pleurs avaient coulé, ton âme était navrée ;
Dans tes yeux se lisait un profond désespoir
Quand ta bouche me dit : « Je ne puis plus te voir ;
« Tout bonheur est perdu pour nous en cette vie:
« Et même l'espérance, hélas ! nous est ravie:
« Le sort que je subis est un sort inhumain,
« Car pour un peu de terre on va vendre ma main !...
« Qu'importe le bonheur, qu'importe la tendresse,
« Pourvu que l'hyménée augmente la richesse !
« Mon père ainsi le veut, je ne puis le fléchir;
« Il me fait violence et je dois obéir.
« Ah ! reçois les adieux d'une amante éperdue !
« Dans le Ciel, mon ami, je te serai rendue.
« Un autre aura ma main, mais mon âme est à toi;
« A toi seul mon amour, car toi seul eus ma foi.
« Ce criminel hymen me torture et me tue,
« Et c'est pour un peu d'or que l'on me prostitue !...

« On trafique de tout, même de son enfant ;
« L'on veut paraître sage et l'on n'est que méchant. »

* *
*

Les tourments de l'enfer décrits par le poëte [1]
Qui de tous les damnés s'est rendu l'interprète,
Me semblent moins affreux que l'atroce douleur
Que ressentit mon âme en ce jour de malheur.
O terre ! m'écriai-je, ouvre tes noirs abîmes
Pour nous engloutir tous avec nos affreux crimes !

Disciples de Baal, adorez un trésor,
Car votre Dieu, mortels, c'est toujours le veau d'or.
Du métal corrupteur votre soif est ardente ;
C'est la fièvre de l'or qui toujours vous tourmente !
Vendez, humains, vendez jusques à votre sang !...
Et vous, mères, vendez le fruit de votre flanc !...

Privés par le Destin des dons de la fortune,
Vous n'avez qu'une enfant, son sort vous importune,

1. Dante Alighieri.

Que votre jeune fille, au timide regard,
Epouse en soupirant les écus d'un vieillard.
Dans les bras d'un barbon qu'on la jette tremblante!
Qu'importe si d'un autre elle devient l'amante!...

. . . . . .

Un jeune homme aujourd'hui veut-il se marier,
Qu'il soit fils d'un Crésus ou fils d'un chiffonnier,
Toute femme lui sied... mais il faut qu'on la dote;
Il fait du mariage un marché qu'il tripote.
La froideur, le dédain partout suivront ses pas;
Son épouse le hait, il ne l'ignore pas.
Mais que pourrait lui faire un trésor de tendresse?
N'a-t-il pas épousé seulement la richesse?

* *
*

Le jour a disparu, l'horizon s'assombrit,
L'ombre descend du ciel et plus rien ne sourit.
L'église du hameau fait résonner sa cloche,
Un nuage s'avance, une tempête approche;
Les cieux sont sillonnés par de brillants éclairs;
De la foudre le bruit fait retentir les airs;

Les arbres des forêts se tordent et gémissent,
Les habitants de l'air se cachent et frémissent,
L'ouragan se déchaîne, et ses terribles coups
Augmentent la fureur de l'orage en courroux;
Dans la nue on entend les éclats du tonnerre;
Sous ses coups redoublés on sent trembler la terre.
Par les efforts du vent, les chênes arrachés
Tombent avec fracas sur les ormeaux penchés.
L'autan disperse au loin, toute réduite en poudre,
La cîme des rochers que calcine la foudre.

Lélie est près de moi, dans l'ombre de la nuit,
Et ma tête s'égare, et ma raison s'enfuit!
L'enfer est dans mon cœur, mon sang brûle ma veine;
Il semble que la foudre embrase mon haleine!...
Mais elle: « Epargnons-nous la honte et le remords;
« Respectons la vertu, le plus cher des trésors.
« Ami, laisse accomplir ma triste destinée;
« En nous quittant, songeons que la vie est bornée.
« Maintenant c'est au Ciel que nous devons nous voir.
« Cette triste pensée est notre seul espoir! »

* *
*

Le soleil en naissant dissipait le nuage
Qui pendant une nuit avait vomi l'orage;
L'eau s'échappait du sol, cédant à la chaleur,
Et montait vers le ciel en légère vapeur;
On voyait s'élever une brume fumeuse
De la belle vallée où serpente la Meuse.
Des cloches de l'église on entendait les sons,
Et les oiseaux des bois commençaient leurs chansons.
Tout ici-bas semblait se livrer à la joie,
Pendant qu'à la douleur mon âme était en proie!

Mais déjà s'avançait, résignée à son sort,
Une vierge au front pur, plus pâle que la mort.
J'ai vu jusqu'à l'autel conduire la victime!
J'ai vu se consommer l'hymen illégitime!
Un cruel sacrifice enlevait pour jamais
A mon cœur torturé la femme que j'aimais!

. . . . . .

Quand l'ombre de la nuit descendit sur la terre,
Je pleurai bien longtemps celle qui m'était chère!
Puis, loin de mon pays je dirigeai mes pas,
Maudissant le Destin, appelant le trépas!

Pendant que, désolé, je gémissais loin d'Elle,
L'impitoyable mort la touchait de son aile...
Son âme s'envolait vers l'éternel séjour,
Où l'on aime à jamais d'un chaste et saint amour.
Parmi les bruits confus que le zéphyr emporte,
J'entendis les échos qui disaient : « Elle est morte!... »
L'innocente victime, hélas ! a succombé
Au chagrin sous lequel son front était courbé!
Un criminel hymen au tombeau l'a couchée,
Comme une tendre fleur que le fer a fauchée!...

. . . . . .

O larmes de mes yeux ! coulez, coulez à flots!
Et toi, mon pauvre cœur, exhale tes sanglots !

. . . . . .

* *
*

Charmant zéphyr, suspends ta douce haleine,
Faites silence, insectes de la plaine;
Hôtes des champs, musiciens des bois,
Interrompez les accents de vos voix;
Petit courant, filet d'eau qui ruisselle,
Taisez-vous tous, car je vais parler d'Elle.

Tout près de moi, sur le gazon assise,
Ses beaux cheveux, caressés par la brise,
En se jouant voltigeaient sur mon cou;
Son doux regard d'amour me rendait fou.
Elle parlait, sa voix était si tendre
Que les oiseaux s'arrêtaient pour l'entendre.

Sous un beau ciel, tout scintillant d'étoiles,
Lorsque la nuit nous couvrait de ses voiles,
Son tendre cœur sur le mien palpitait;
Sa bouche aussi sur la mienne appuyait.
Brûlant tous deux d'une sublime flamme,
Nous n'étions qu'un, nous n'avions plus qu'une âme!

Elle n'est plus! la mort l'a moissonnée!
J'existe encore... ô triste destinée!
J'ai vu, mon Dieu! j'ai vu son dernier jour!
J'ai vu la mort la ravir sans retour!. . .
Mais, je l'espère, il est une Patrie,
Où m'attendra cette amante chérie!. . .

SOUVENIRS D'ORIENT

SOUVENIRS D'ORIENT

DÉPART

Ils quittent ton rivage, ô belle et noble France !
Ils s'éloignent de toi, berceau de la vaillance,
Pour porter tes couleurs dans des pays lointains,
Dans l'extrême Orient, sur les côtes d'Asie,
Et montrer ta grandeur à tous les mandarins ;
Leur prouver que partout on te trouve, ô Patrie !
Et qu'il est dangereux d'insulter tes drapeaux :
Car alors tes enfants, montés sur tes vaisseaux,
Franchissent l'Océan pour punir l'insolence
Des peuples insensés qui bravent ta puissance.

EN MER

Voguons, mon beau navire,
Sans craindre les dangers,
La mer n'est qu'un sourire,
Et les vents sont légers.

La brise nous caresse
De son souffle charmant,
Et la vague sans cesse
Nous berce mollement.

A peine si la crête
De la lame blanchit;
La nature est en fête,
Et le ciel nous sourit.

Tout autour de toi dansent
Les peuples de la mer;
Et tes mâts se balancent
En cadence dans l'air

Une aigrette éclatante
Couronne quelques flots ;
Et cette mousse argente
Et baigne les îlots.

Les côtes de Provence
Déjà sont loin de nous !
Au revoir, belle France !
Adieu ! pays si doux.

CALME

La mer était tranquille et calme dans son lit;
Le jour disparaissait, remplacé par la nuit;
Notre vaisseau glissait mollement sur la vague,
Et l'onde murmurait quelque chose de vague.
Sur le gaillard d'avant le matelot chantait,
En regardant les flots que la lune argentait.
La brise, en se jouant, faisait gonfler les voiles,
Et dans l'azur du ciel scintillaient les étoiles.
Mon esprit s'envolait vers toi, mon beau pays.
Je croyais te revoir, ma Champagne au ciel gris!
Et je rêvais alors, je songeais à la France!
J'adressais un sourire à la douce Provence!
Puis, me trouvant petit devant l'immensité,
J'adorais en silence un Dieu plein de bonté.
Mon âme bénissait l'Auteur de chaque chose:
Celui qui créa tout et qui de tout dispose.

AU VAISSEAU

Emporté par le vent qui fait ployer tes mâts,
Tu laboures les flots en prenant tes ébats
Sur la plaine liquide. Et, semblable à l'abeille,
Qui va de fleur en fleur pour remplir sa corbeille,
Tu t'en vas butiner dans de lointains pays,
Et tu reviens au port, chargé de leurs produits.
Sur l'immense Océan tu sais trouver ta route
A travers les écueils que ta quille redoute.

Lorsque la mer est calme et que les doux zéphirs
Ne font plus de la vague entendre les soupirs;
Quand la brise a cessé de jouer dans tes ailes,
Tu les fais replier et navigues sans elles.
Alors ton flanc s'embrase, et dans ta noble ardeur
Tu sais au trop grand calme opposer la vapeur.
Même quand les courants, les vents te sont contraires.
Tu navigues encor malgré ces adversaires.

Si l'ennemi paraît, tu voles au combat;
Chacun de tes marins et un vaillant soldat,
Qui, même à l'abordage, au fort de la bataille,
Saura te gouverner et lancer la mitraille.
Tes braves défenseurs sont autant de héros
Harcelant l'ennemi sans merci ni repos.
Et souvent leurs hauts faits, dont retentit le monde,
N'ont eu d'autres témoins que l'air, le ciel et l'onde !

LA TEMPÊTE

Au moment où la nuit scintillante d'étoiles
Venait de disparaître avec ses épais voiles ;
A l'instant où le jour ne brillait pas encore,
Mais que l'aube en fuyant faisait place à l'aurore ;
A l'heure du réveil de l'astre radieux ;
Lorsque bien doucement s'élevait vers les cieux
Le concert exhalé par tout ce qui respire,
Et dont les doux accents ne sauraient se décrire ;
Quand les couples d'oiseaux revenaient à leurs nids,
Apportant la becquée à leurs charmants petits ;
Lorsque l'on entendait le doux bruit de la vague
Qui montait vers le ciel, mystérieux et vague,
Un courageux pêcheur, ayant fait ses apprêts,
S'élança sur les flots pour jeter ses filets.

Aux premiers feux du jour, que la mer était belle !
Le soleil radieux semblait naître pour elle :

Cet astre éblouissant, par les flots reflété,
Embrasait l'Océan, doucement agité.
Bien mollement la mer, balançant la nacelle,
Berçait d'un doux espoir, avant d'être cruelle.

Tout à coup un point noir, troublant le ciel serein,
Monte rapidement à l'horizon lointain;
Un affreux ouragan, succédant à la brise,
Agite avec fureur la vague aux vents soumise.
Mêlant leurs cris plaintifs au sifflement de l'air,
Les oiseaux effrayés s'éloignent de la mer.

Et bientôt le tonnerre, et l'orage terrible,
Et les vents furieux, et la tempête horrible,
Les vagues en courroux et le flot mugissant
Font trembler de terreur le nocher pâlissant!
Longtemps son frêle esquif combat avec courage
Contre les éléments déchaînés par l'orage;
On le voit bondissant sur les flots écumeux,
Puis, après un instant, disparaître avec eux,
Pour bientôt reparaître et disparaître encore
Dans les gouffres affreux que le pêcheur abhorre!

Bientôt des tourbillons d'éléments furieux
Brisent le faible esquif du nocher malheureux.

Emporté par les vents et les vagues mouvantes,
Qui tout autour de lui se dressent menaçantes,
Le courageux marin, luttant contre le sort,
Ne peut vaincre les flots, ne peut vaincre la mort!

LAVEZZI!!!

Lavezzi ! Lavezzi ! traître et cruel écueil,
Rocher cent fois maudit qui mis la France en deuil,
Ce fut sur ton sommet que la lame écumante
Par une sombre nuit brisa la *Sémillante*[1] !
Et les flots écumeux dont tes flancs sont rongés
Ont été le tombeau de mille naufragés !
Lavezzi ! Lavezzi ! de lugubre mémoire,
Ton nom de nos marins vient attrister l'histoire.

[1] Le 15 février 1855.

LE STROMBOLI A L'OCÉAN

SONNET

Je te brave, Océan, et ris de ta colère ;
Vois, malgré ta fureur mon front n'a point pâli ;
Je vomis sur tes flots le feu de mon cratère ;
Et Dieu met ton orgueil au pied du Stromboli.

Quand le vent mugissant vient troubler l'atmosphère
Et tourmenter les mâts du navire affaibli,
Pourquoi me lances-tu la corvette légère ?
C'est un crime de plus par ta rage accompli !

Par moi l'humanité n'est jamais alarmée,
Et de mes flancs brûlants c'est un peu de fumée
Qui monte vers le ciel.

Mais toi, dans ton courroux, tu fais gémir le monde
Et verser bien des pleurs, ayant comme ton onde
L'amertume du fiel.

L'ETNA

Debout, majestueux
Sur son immense socle,
Le tombeau d'Empédocle
Porte sa tête aux cieux.

Ce terrible cratère
Un jour se déchaîna ;
Et la Sicile entière
Tremble au pied de l'Etna.

ALEXANDRIE

Des vers alexandrins c'est ici la patrie,
Car ces blancs minarets sont ceux d'Alexandrie.
Cette ville autrefois possédait les trésors
Qu'enfantaient les savants, les poëtes d'alors ;
Et longtemps l'on trouva dans sa bibliothèque
Les plus beaux monuments de la science grecque.

De ce dépôt sacré les dieux furent jaloux,
Car, du terible Omar excitant le courroux,
Ils firent déchaîner, pour la réduire en cendre,
Ce barbare abhorrant la cité d'Alexandre.
Et l'histoire, en pleurant, a dû transcrire, hélas !
Les noms maudits d'Omar et d'Amrou-ben-Alas...

LE CHEMIN DE FER D'ÉGYPTE

Des sifflements aigus retentissent dans l'air,
Et bientôt sur le fer on voit rouler le fer.
Une file de chars est sans cesse entraînée
A travers les sillons de l'Egypte étonnée.
Un bruit semblable au bruit que produit l'ouragan
Se fait entendre au loin et trouble le Divan...
Les troupeaux effrayés se cachent dans la plaine ;
L'écho redit les cris de la faune africaine ;
Et les mugissements des descendants d'Apis
Augmentent la terreur du solitaire Ibis,
Qui, s'élançant dans l'air sur ses ailes rapides,
Va se réfugier aux pieds des Pyramides.

Le Nil, le Nil lui-même, éveillé par ce bruit,
Transporté de fureur, s'agite, crie et dit :
« Quel est cet insensé, ce rival téméraire
« Qui trouble mon empire et brave ma colère ?

« Autrefois j'entendais les chants des matelots
« Qui sillonnaient mon cours et glissaient sur mes flots;
« Mais, hélas! aujourd'hui mes ondes sont désertes.
« Les Ris n'habitent plus mes plaines toujours vertes! »
Il dit; et son rival, aussi prompt que l'éclair,
Bondit en un instant de l'une à l'autre mer.

L'ISTHME DE SUEZ

A M. Ferdinand de Lesseps.

Quand ton nom, de Lesseps, excite le délire,
Quelle corde faut-il attacher à ma lyre
Pour ajouter un chant à l'immense concert
Qu'inspirent tes travaux au milieu du désert ?

L'Egypte, qui jadis a vu tant de prodiges,
Contemple avec orgueil l'œuvre que tu diriges,
Et croit revoir en toi son fameux Sésostris,
Où le sage qui fit creuser le lac Mœris.

A ta voix les fellahs abandonnent la plaine
Pour venir se ranger sous ta loi souveraine.
Ta pacifique armée attaque avec ardeur
Le vieux sol africain qui cède à sa valeur.

Contre le roc aride elle combat sans trêve :
La mine est son canon et la pioche est son glaive.
Toujours elle édifie et ne détruit jamais :
Au lieu de servir Mars elle sert le Progrès.

S'il arrive parfois que le salpêtre tonne,
Il ne ressemble point à celui de Bellone;
C'est un agent puissant à qui le savant dit :
« Seconde le Génie en brisant le granit. »

Le Nil est tout joyeux de voir couler son onde
A travers le désert qu'il arrose et féconde;
Et, grâce à tes efforts, l'habitant de Suez
Peut étancher sa soif et bénir tes bienfaits.

La terre ouvre son sein. La mer Rouge étonnée
Ira joindre bientôt la Méditerranée.
Et l'Arabe pasteur gardera ses troupeaux
En regardant voguer nos superbes vaisseaux.

Ton œuvre se poursuit, malgré la jalousie.
Et bientôt l'on verra les peuples de l'Asie
Tendre une main loyale aux peuples d'Occident
Qui briseront les fers de l'extrême-Orient.

Alors disparaîtra l'affreuse barbarie.
L'Univers ne sera qu'une seule patrie.
Et tu seras béni par la postérité,
Qui portera ton nom à l'immortalité.

1864

DANS LA CITADELLE DU CAIRE

Le Massacre des Mameloucks.

Fuyez, ô Mameloucks, fuyez loin de ces lieux
Où vont s'exécuter les complots odieux
Qu'un farouche sultan vient de trâmer dans l'ombre.
Fuyez..... Il est trop tard, car déjà la nuit sombre
Cache vos assassins, les lâches Albanais.
Et bientôt votre sang inonde le palais !
Vous êtes égorgés, malgré votre vaillance !
Et demain votre mort réjouira Byzance !.....

LE MARCHÉ AUX ESCLAVES

A Victor Hugo.

De déchirants sanglots, de sourds gémissements
Sortent de cette enceinte où règnent les tourments.
Quel est ce lieu maudit? Quelle est cette demeure
D'où s'échappent les cris de l'esclave qui pleure?
C'est un de ces bazars, honte de l'Orient,
Contre lesquels en vain s'indigne l'Occident.

C'est là que sont parqués hommes, enfants et femmes
Tombés entre les mains de ravisseurs infâmes:
Monstres altérés d'or, de larmes et de sang,
Qui s'abreuvent des pleurs de l'esclave innocent.
Qui les a condamnés? Qui me dira leurs crimes?
Qui donc à ces bourreaux a livré ces victimes?
Ici c'est un jeune homme, accablé de douleur,
Dont la forte stature excite l'acheteur:
Il se laisse toucher sans pouvoir se défendre,
Semblable à l'animal qu'au marché l'on voit vendre!

Là, cette vierge nue, exposée aux regards,
Bientôt sera vendue au barbon sans égards !
L'enfant et le vieillard, la femme ainsi que l'homme
Ne sont plus rien ici que des bêtes de somme !

Eloignons-nous, ma Muse, et fuyons cet enfer,
Où l'innocent subit le sort le plus amer.
Fuyons, mais en passant infligeons un stigmate
Aux institutions de ce peuple pirate.
Flétrissons à jamais les monstres inhumains
Qui vont porter le deuil dans des pays lointains,
En arrachant le fils des bras de son vieux père !
En ravissant la fille et bien souvent la mère !
Ah ! puissiez-vous, mes vers, vengeant l'humanité,
Dénoncer ces horreurs à la Postérité.

LA CHRÉTIENNE AU HAREM

Esclave dans ces lieux,
Je gémis et je pleure ;
Les larmes de mes yeux
Arrosent ma demeure.
Dans ces harems maudits
Je mourrai prisonnière,
Regrettant mon pays,
Ma mère et ma chaumière !

Pour calmer mon effroi,
Des femmes de Nubie
Font brûler devant moi
Des parfums d'Arabie.
Ce luxe oriental
N'est point fait pour me plaire ;
De mon ennui fatal
Rien ne peut me distraire !

Puisse un eunuque noir,
Pour terminer ma peine,
Faire couler ce soir
Le sang de la chrétienne !
Car il n'est que la mort
Qui puisse me soustraire
Au redoutable sort
Qu'un méchant sut me faire !

LES PYRAMIDES

Sur les bords du désert immense de Sahara,
Non loin du vieux Memphis, aujourd'hui Sakkara,
Se mirant dans le fleuve où fut sauvé Moïse,
Dans le Nil vénéré dont l'onde fertilise
Les plaines du Vieux-Caire et d'Héliopolis,
En étreignant l'Egypte en ses vastes replis;
Près de cet ancien dieu, roulant des flots rapides,
Se dressent les géants qu'on nomme Pyramides.

Salut à vous, salut! monuments du passé
Que des rois enivrés d'un orgueil insensé
Ont pu faire élever pour soustraire leur cendre
A la terre à qui Dieu nous condamne à la rendre.
Salut, salut à vous qui dominez le sol,
Et dont la cime brise un nuage en son vol.

Vous ne redoutez point le simoun ni l'orage,
Vous qui nous racontez les splendeurs d'un autre âge.

Qu'avez-vous fait des rois cachés dans votre sein ?
Où sont Chéops, Chéphren, Micérinus, enfin ?
Ils sont tous dispersés, et, sans être ennemies,
Des mains ont profané leurs augustes momies ;
Le gigantesque sphinx qui devait les garder,
Sous le sable enfoui, les laissa dégrader.
Vous avez même été bien souvent mutilées,
Et l'homme vous tourmente, illustres mausolées !

Les siècles ont passé ; le temps, qui détruit tout,
A dégradé vos flancs, mais vous restez debout.
Votre front qui se perd dans la voûte étoilée
Domine le désert ainsi que la vallée.
Vous nous parlez encor du vieux roi Sésostris,
De Ramsès, de Ménès et du sage Mœris;
Et vous avez vu vaincre, ô glorieux prodige !
Des héros qui venaient de vaincre sur l'Adige!

Inscrivez ce haut fait pour la postérité,
Et qu'il passe avec vous à l'immortalité.

Que la trace des Francs ne soit point inféconde ;
Qu'en Egypte surtout elle reste profonde.
Que les âges futurs, parlant des Pharaon,
Nomment avec orgueil le grand Napoléon.
Qu'à côtés des haut-faits de vos rois intrépides
On place les exploits des preux des Pyramides !

DANS UNE CHAPELLE AU VIEUX CAIRE

Dans un pauvre faubourg que l'on nomme *Vieux Caire*,
Il est une chapelle, aujourd'hui solitaire,
Où se cacha Jésus, l'enfant de Bethléem,
Dieu qui mourut pour nous près de Jérusalem,
Sur le mont Golgotha, sur le sacré Calvaire,
Où l'écho dit encor sa touchante prière :
« *Pardonnez aux bourreaux qui meurtrissent mon front,*
« *Car tous ces égarés ne savent ce qu'ils font!* »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Lettre de Victor Hugo à l'auteur... 5

MÉLANGES

Le six juin 1867..... 5
Le Drame de Queretaro..... 12
Sœur Eugénie..... 15
Au Poëte Victor Hugo (Sonnet)..... 19
Les Songes de l'exilé..... 21
Le Sage..... 23
Le Printemps..... 26
L'Été..... 29
Feuilles de Novembre..... 31
L'Hiver 32
Pensée..... 34
Pensées consolantes..... 35

	Pages
L'Enfant naturel	36
L'Ange de Charité	37
La Messe au camp	39
Histoire d'un Papillon	41
Le Renard et les Louvetaux (fable)	47
Le Paysan breton	50
Nicolas et Arthur (fable)	51
A propos d'un dîner	54
Souvenirs d'Enfance	58
A une femme	59
Aux Mères	60
L'Amour, ô ma Lélie	61
O ma petite fleur!	62
Vous pleurez, Lélie!	64
Aux Muses (sonnet)	66
Ma Vie était heureuse (sonnet)	68
Jaloux de mon repos	70
Serait-ce donc vous offenser	71
Quand tu passes près d'elle	72
Quand tu parais, ô jeune fille	74
Dans une église	75
Elle est partie (élégie)!	76
Erato, tendre muse (acrostiche)	79
On dit que c'est bientôt votre fête, Eugénie (sonnet)	80
Les Bleuets (sonnet)	82
L'Amour dont je me meurs (acrostiche)	84
A une demoiselle qui au mot *Amour* répondit par le mot « hymen »	85

Pages

LÉLIE

Ou les Bords de la Meuse (Poëme rustique). 89

SOUVENIRS D'ORIENT

Le Départ..... 143
En Mer..... 144
Calme..... 146
Au vaisseau..... 147
La tempête..... 149
Lavezzi!..... 153
Le Stromboli à l'Océan..... 154
L'Étna..... 155
Alexandrie..... 156
Le Chemin de fer de l'Égypte..... 157
L'Isthme de Suez..... 159
Dans la Citadelle du Caire..... 162
Le Marché aux esclaves..... 163
La Chrétienne au harem..... 165
Les Pyramides..... 167
Dans une chapelle au Vieux-Caire..... 170

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

Page 38, vers 15, au lieu de *pusi*, lisez : *puis.*

Page 48, vers 12, au lieu de *motif,* lisez : *motifs.*

Page 83, vers 3, au lieu de *grace*, lisez : *grâce.*

—— vers 5, au lieu de :

Et ma pauvre âme en proie, à la douleur,

lisez :

Et ma pauvre âme, en proie à la douleur.

Page 105, vers 14, lisez : *Petits oiseaux.*

Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure
55, quai des Grands-Augustins.

102

P. CHARLES RICHARD.

MOMENTS PERDUS

POÉSIES

Mélanges

Lélie, ou les bords de la Meuse (Poëme rustique)

Souvenirs d'Orient.

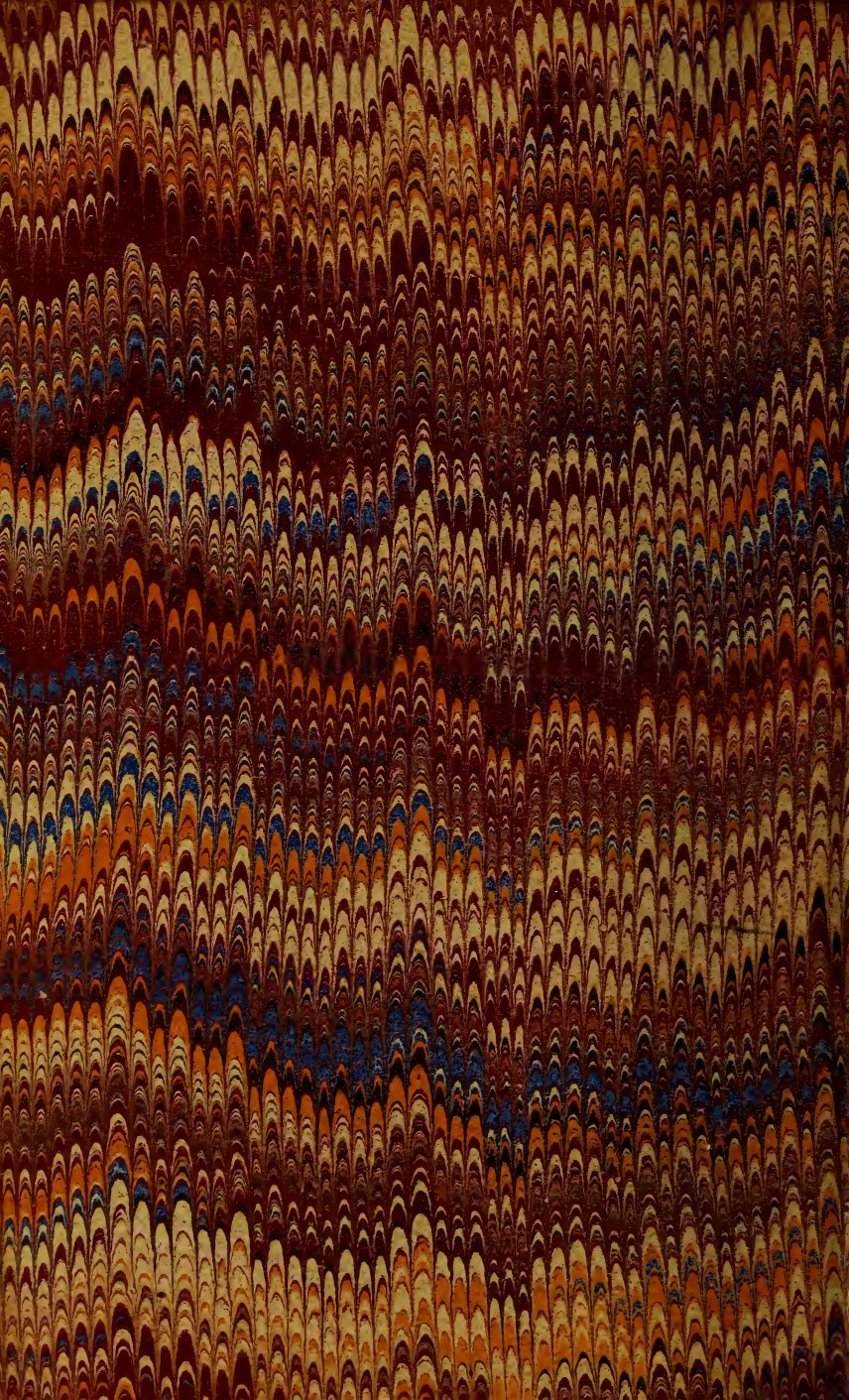
PARIS

LIBRAIRIE Vve JULES RENOUARD

6 — RUE DE TOURNON — 6

1868

Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure
55, *quai des Grands-Augustins.*



LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 939 1